

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1907

= THÈSE

N°

= 315

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le jeudi 20 juin 1907, à 1 heure

Par **A. CHESNEAU**

De la Faculté de médecine de Paris
Ex-interne aliéniste de l'Asile de la Loire-Inférieure
Ex-interne des hôpitaux de Nantes
Né à Nozay (Loire-Inférieure), le 29 mai 1881

QUELQUES CONSIDÉRATIONS CLINIQUES

SUR

LES HALLUCINATIONS

Président : M. JOFFROY, professeur.

*Juges : { MM. HUTINEL et POZZI, professeurs.
 DEMELIN, agrégé.*

PARIS

IMPRIMERIE DES FACULTÉS

A. MICHALON

26, Rue Monsieur-le-Prince, 26

=
1907

FACULTE DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen			M. DEBOVE.
Professeurs			MM.
Anatomie.			N...
Physiologie			Ch. RICHET
Physique médicale.			GARIEL.
Chimie organique et chimie minérale.			GAUTIER.
Parasitologie. Histoire naturelle médicale			BLANCHARD
Pathologie et thérapeutique générales.			BOUCHARD.
Pathologie médicale			HUTINEL.
			BRISAUD.
Pathologie chirurgicale			LANNELONGUE
Anatomie pathologique			CORNIL.
Histologie.			N....
Operations et appareils			SEGOND
Pharmacologie et matière médicale.			POUCHET.
Thérapeutique			GILBERT
Hygiène			CHANTEMESSE.
Médecine légale.			THOINOT.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.			DEJERINE.
Pathologie expérimentale et comparée.			ROGER.
			HAYEM.
Clinique médicale.			DIEULAFOY
			DEBOVE.
			LANDOUZY.
			GRANCHER.
Maladies des enfants			JOFFROY.
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale.			GAUCHER.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.			RAYMOND.
Clinique des maladies du système nerveux.			LE DENTU.
			TERRIER.
Clinique chirurgicale.			BERGER.
			RECLUS.
			DE LAPERSONNE
Clinique ophtalmologique.			ALBARRAN.
Clinique des maladies des voies urinaires.			N.....
Clinique d'accouchements			PINARD.
Clinique gynécologique			POZZI.
Clinique chirurgicale infantile			KIRMISSON.
Clinique thérapeutique			A. ROBIN.
Agrégés en exercice.			
MM.			
AUVRAY	DUPRÉ	LEPAGE	RIEFFEL (chef
BALTHAZARD	DUVAL	MACAIGNE	des trav. anat).
BRANCA	FAURE	MAILLARD	TEISSIER
BEZANÇON	GOSSET	MARION	THIROLOIX
BRINDÉAU	GOUGET	MAUCLAIRE	VAQUEZ
BROCA (ANDRÉ)	JEANSELME	MERY	WALLICH
CARNOT	LABBE	MORESTIN	
CLAUDE	LANGLOIS	POTOCKI	
CUNEO	LAUNOIS	PROUST	
DEMELIN	LEGRY	RENON	
DESGREZ	LEGUEU	RICHAUD	

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE ET A MA MÈRE

A MON FRÈRE

MEIS ET AMICIS

A MESSIEURS LES PROFESSEURS
DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE NANTES

A MESSIEURS LES MÉDECINS
ET CHIRURGIENS
DES HOPITAUX DE NANTES

A MON MAÎTRE

MONSIEUR LE DOCTEUR BIAUTE

MÉDECIN EN CHEF DE L'ASILE D'ALIÉNÉS
DE LA LOIRE-INFÉRIEURE

Hommage respectueux et reconnaissant

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR JOFFROY

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE MÉDECINE
MÉDECIN DE L'ASILE SAINTE-ANNE
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

AVANT-PROPOS

Durant mon internat dans les hôpitaux de Nantes, j'ai été attaché une année entière au service du quartier d'aliénés de l'Hospice Général Saint-Jacques sous la direction de M. le D^r Biaute, médecin en chef, et qui professait un cours complémentaire des maladies mentales. J'y ai entendu une conférence sur les hallucinations, et, vers le même temps, j'ai eu l'occasion de lire une leçon de M. le professeur Joffroy sur ces mêmes troubles sensoriels. Cette dernière leçon m'avait vivement intéressé par les aperçus nouveaux qu'elle contenait quant au siège de ces troubles, à leur pathogénie et à leur nature, et aussi par leur définition brève et précise. Aussi, je m'étais promis d'en faire à la fin de mes études, et si le temps me le permettait, le sujet de ma thèse inaugurale.

Il en a été ainsi, car aucune préoccupation sérieuse ne m'a pressé de finir mon internat et ne m'a empêché par conséquent de réaliser mon projet. J'ai donc pu consacrer mes loisirs à une étude qui m'était agréable par les souvenirs littéraires et classiques et par l'observation clinique qu'elle comporte.

Cet exposé indique quelle sera la portée de cette thèse. Elle n'ajoute rien d'inédit à ce qui a été écrit sur les hallucinations; elle reproduit simplement ce que j'ai aimé à lire sur cet élément symptomatique des psychopathies. Elle représente le recueil des notes espacées que j'ai relevées sur ce point spécial des troubles de l'intelligence.

C'est à ce point de vue seulement que je la sou-mets à la bienveillante critique de mes juges, ne lui reconnaissant pas d'autre mérite que celui d'être une œuvre dont la lecture pourra peut-être offrir sinon de l'utilité, du moins quelque intérêt.

Nous résumerons d'abord la leçon clinique de M. le professeur Joffroy, passerons rapidement en revue les différentes théories sur la production et la nature des hallucinations, puis nous étudierons ce symptôme et sa valeur dans quelques cas historiques où il a pu être nettement mis en évidence et nous terminerons notre première partie en envisageant les rapports de l'hallucination avec le sommeil.

Dans une seconde et dernière partie après une courte étude clinique, nous nous proposons de mettre en relief le danger qu'offrent pour l'individu et pour la société les hallucinations dans différents types de vésanies : mélancolie, folies toxiques et surtout folie systématisée progressive.

Nous tenons ici à offrir tous nos remerciements à M. le professeur JOFFROY qui a bien voulu nous faire l'honneur de présider notre thèse.

I

M. le professeur Joffroy a adopté depuis longtemps une définition de l'hallucination basée sur la pathogénie de ce trouble. « L'hallucination, dit-il, est la convulsion des centres sensoriels », et, ainsi que Tamburini l'a démontré, les phénomènes hallucinatoires résultent de la mise en activité morbide des zones corticales de perception.

Or, la perception d'un objet simple, tel qu'une bouteille de champagne, se compose en réalité d'images visuelles, auditives, olfactives, gustatives, tactiles et cinesthésiques. Chacune de ces images est localisée dans un centre cortical spécial, réuni par des voies d'association aux autres sens sensoriels, et également en rapport avec la périphérie et avec les centres d'idéation.

L'hallucination, c'est-à-dire la mise en branle d'un de ces centres sensoriels sans l'intervention d'un agent extérieur, peut résulter d'une incitation venue soit des voies centripètes, soit de la sphère d'idéation, soit encore des autres zones sensorielles. On a ainsi les hallucinations d'origine périphérique, d'origine centrale, et les hallucinations associées. La

localisation des centres à la surface du cerveau et leur dépendance respective des voies d'irrigation sanguine expliquent l'envahissement successif du trouble pathologique.

L'hallucination est élémentaire quand elle n'évoque aucun objet précis : le malade a vu une lueur, une ombre, une couleur ; il a entendu un bruit. Plus tard, le trouble sensoriel devient défini : c'est le bruit de la foudre, d'une machine, etc... Lorsqu'elles deviennent verbales, les hallucinations prennent un caractère de réalité plus frappant et jouent alors un rôle capital dans le délire.

M. le professeur Joffroy aborde avec détail la physiologie du langage ; sur des tableaux et des schémas, il montre la localisation corticale des divers centres affectés à cette fonction et décrit chacune des variétés d'hallucinations verbales qui répondent à leur fonctionnement pathologique. L'hallucination psycho-motrice dont Esquirol ignorait l'existence, est l'objet d'une description spéciale. Non différente par sa nature d'une hallucination motrice ordinaire, elle va de la simple perception d'un mouvement d'articulation sans évocation d'idée, jusqu'à l'impulsion verbale.

En outre des cinq sens qui nous mettent en rapport avec le monde extérieur, il existe un sixième sens, sens intime, qui nous renseigne sur le fonctionnement de notre organisme. Suivant que nous sommes bien portants ou malades, nous en avons le sentiment très vif. Cette fonction peut être le siège

d'hallucinations qui, ou bien mettent le malade dans un état d'euphorie ne répondant pas à la réalité, ou bien, au contraire, lui font croire à l'existence de maladies non réelles.

Enfin, M. le professeur Joffroy termine en mettant en évidence le rôle de la mémoire dans les hallucinations. Les éléments de ce trouble sont fournis par le souvenir, ce qui explique l'influence qu'a sur leur nature la profession, le milieu, l'époque. Le phénomène morbide n'utilise habituellement que d'une manière imparfaite les souvenirs ; l'hallucination, sauf de rares exemples, ne présente pas les mêmes caractères de fait, de précision, que la perception véritable. Le souvenir est non seulement imparfait, mais il est déformé, perverti ; par exemple, le malade qui croit voir des insectes leur attribuera des tailles monstrueuses ou bien créera de l'association de plusieurs images des êtres irréels et monstrueux. Tout en puisant des éléments dans la pensée normale, les hallucinations empruntent encore davantage au délire. La rareté des hallucinations dans la démence tient à l'affaiblissement de la mémoire.

Tout en étant un phénomène pathologique, les hallucinations peuvent coexister avec un développement remarquable des facultés intellectuelles. Le cas célèbre et historique de Jeanne d'Arc est là pour en témoigner.

Tel est l'exposé de la leçon de M. le professeur Joffroy qui fut le point de départ de nos recherches sur l'hallucination.

DEFINITIONS

Nombreuses sont les définitions de l'hallucination.

En restant sur le terrain de l'observation clinique, on constate que la première bonne définition, la plus simple et l'une des meilleures est celle d'Esquirol : « Un homme, dit-il, qui a la conviction entière d'une sensation actuellement perçue, alors que nul objet extérieur propre à exciter cette sensation n'est à la portée de ses sens, est dans un état d'hallucination. »

Cette définition a été remplacée depuis par une formule plus concise et plus générale : « L'hallucination est une perception sans objet. »

Pour Esquirol, l'hallucination est un phénomène d'ordre purement psychique, un simple fait d'idéation. C'est, suivant l'expression de Lélut, « une idée qui se projette au dehors » et s'y transforme en sensation.

Depuis, une théorie mixte considérant comme nécessaire à la production de l'hallucination propre-

ment dite la double intervention de l'intelligence et des appareils sensoriels a été mise en avant et préconisée par Baillarger et ensuite par Ball.

Suivant cette théorie, les sensations perçues par les hallucinés sont toujours en rapport étroit avec le milieu intellectuel où s'est déroulée leur existence. Les hallucinations sont toujours psycho-sensorielles et constituent un phénomène pathologique. Elles exigent pour se produire une prédisposition individuelle mettant l'encéphale dans un état de réceptivité toute spéciale, et une « sensation » qui vient donner le branle au mécanisme automatique des centres nerveux.

Pour Ball, il est parfois difficile de séparer nettement les hallucinations et les illusions, car il n'existe en réalité aucune différence fondamentale entre ces deux ordres de phénomènes. Il nous faut cependant distinguer ici l'illusion physiologique que nous expliquent les lois de la physique (mirage, coudure des objets droits plongés dans l'eau) de l'illusion pathologique où un objet réel donne lieu à une interprétation absolument erronée. Dans tous les cas, il s'agit d'une perception réelle mais faussement interprétée, tandis que dans l'hallucination il y a perception sans objet. C'est pourquoi Lasègue a pu dire avec beaucoup de justesse : « L'illusion est à l'hallucination ce que la médisance est à la calomnie. L'illusion s'appuie sur la réalité mais elle la brode : l'hallucination invente de toutes pièces, elle ne dit pas un mot de vrai. »

Shakespeare, dont le savoir était si varié et si étendu qu'on l'aurait dit spécialiste en toutes choses et en toutes sciences, a donné dans *Hamlet* la plus exacte définition de l'hallucination.

« Mon père ! il me semble que je le vois par les yeux de mon âme » dit Hamlet à Horatio.

La scène IV du troisième acte entre la Reine et Hamlet, dans laquelle celui-ci revoit son père est une merveille de précision descriptive.

La Reine, en effet, ne voit pas le fantôme et elle en indique elle-même la cause quand elle parle de « cette apparition sans corps qui est une de ces œuvres que le délire est puissant à produire ».

La Reine. — A qui adresses-tu donc ces paroles ?

Hamlet. — Eh quoi ! Ne voyez-vous rien là ?

La Reine. — Rien. Cependant, tout ce qui existe, je le vois.

Hamlet. — Vous n'entendez rien ?

La Reine. — Rien que ce que nous disons.

Hamlet. — Regardez ici. Voyez, il s'éloigne. Mon père, sous les mêmes vêtements qu'il portait durant sa vie ! Voyez, il se retire, il est maintenant sous le vestibule !

La Reine. — Vain fantôme créé dans ton imagination, effet du trouble qui te transporte hors de toi !

Les bases de la théorie physiologique ont été jetées par Luys et Ritti quand ils soutinrent que l'existence des hallucinations est absolument liée à celle d'une lésion des couches optiques. Cette assertion

vérifiée par certaines autopsies, ne l'a pas été dans un trop grand nombre d'autres cas et n'a pas été admise dans la suite. Actuellement la théorie physiologique est cependant généralement acceptée par les auteurs, et c'est elle qui nous explique le mieux les phénomènes hallucinatoires d'après les données anatomiques et physiologiques présentes.

« L'hallucination est la convulsion des centres sensoriels », a dit M. le Professeur Joffroy. On a même été plus loin en énonçant que les hallucinations sont aux centres sensoriels et à leurs lésions ce que l'épilepsie est aux centres moteurs. Elles seraient pour ainsi dire « l'épilepsie des centres sensoriels ».

Or, si nous nous reportons aux traités de pathologie générale, nous voyons qu'on définit la convulsion « une contraction brusque et involontaire des muscles ». La convulsion est une perturbation de la motilité caractérisée par un excès de l'activité motrice. Elle est à la motilité ce que le délire est à l'intelligence, ce que la douleur est à la sensibilité ; c'est une perversion avec excès, de la fonction normale.

Dans la production de l'hallucination, et, suivant la théorie physiologique, il y a bien perversion dans le fonctionnement des centres sensoriels qui, normalement, transforment les impressions en perceptions. Ce phénomène suppose des altérations constantes, héréditaires ou acquises, passagères ou durables des centres sensoriels. De même qu'il existe une aptitude à la convulsion, il existe une aptitude

à l'hallucination. L'excitation habituellement portée sur les centres moteurs peut parfois se transporter brusquement sur les centres intellectuels. C'est ce qu'on a nommé les « états convulsifs » de l'intelligence fréquents surtout dans l'épilepsie et aussi la chorée. Les exemples suivants, rapportés par Ball, mettent bien ce fait en évidence :

« Une jeune fille de 17 ans offrait une contraction hémiplegique des plus accentuées ; aussi longtemps que persistait cet état spasmodique, elle jouissait de toute la plénitude de son intelligence ; mais, à certains moments, elle recouvrait toute la liberté de ses membres ; elle était prise en même temps d'un délire furieux et courait à travers l'hôpital, dont elle cherchait à escalader les murs pour prendre la fuite. »

Le second fait démontre de la manière la plus évidente, que dans l'épilepsie les accès convulsifs peuvent être remplacés par des crises intellectuelles :

« Un paysan était sujet, depuis l'âge de 8 ans, à de fréquents accès d'épilepsie. Depuis deux ans, sa maladie a changé de caractère, sans qu'on puisse en alléguer de raison ; au lieu d'accès d'épilepsie, cet homme se trouve depuis cette époque attaqué d'un penchant irrésistible pour le meurtre. Il sent l'approche de son accès plusieurs heures, quelquefois un jour avant l'invasion ; du moment où il a ce pressentiment, il demande avec instance qu'on le garrotte, qu'on le charge de chaînes, pour l'empêcher de commettre un crime. « Lorsque cela me

prend, dit-il, il faut que je tue, que j'étrangle, ne fût-ce qu'un enfant. » Sa mère et son père, que du reste il chérit tendrement, seraient, dans ses accès, les premières victimes de son penchant au meurtre. « Ma mère, s'écrie-t-il d'une voix terrible, sauve-toi ou il faut que je t'étouffe ! »

Avant l'accès, il se plaint d'être accablé par le sommeil, sans cependant pouvoir dormir ; il se sent très abattu, et éprouve de légers mouvements convulsifs dans les membres. Pendant les accès, il conserve le sentiment de sa propre existence. Il sait parfaitement qu'en commettant un meurtre, il se rendrait coupable d'un crime. Lorsqu'on l'a mis hors d'état de nuire, il fait des contorsions et des grimaces effrayantes, tantôt chantant, tantôt parlant en vers. L'accès dure d'un à deux jours ; l'accès fini, il s'écrie : « Déliez-moi ; hélas ! j'ai bien souffert, mais je m'en suis tiré heureusement, puisque je n'ai tué personne ! »

. . .

APERÇU DOCUMENTAIRE ET HISTORIQUE SUR QUELQUES HALLUCINATIONS

L'hallucination, qui est toujours pathologique, peut néanmoins se produire en dehors de l'aliénation mentale proprement dite. Elle n'en est qu'un signe précurseur, mais on peut côtoyer la folie sans l'aborder et c'est souvent par degrés insensibles que l'on

passé de la raison à la folie. De brillantes facultés intellectuelles ont coexisté chez les hommes supérieurs avec des phénomènes hallucinatoires avérés. Nous en trouvons plus d'une preuve parmi les personnages les plus célèbres de l'histoire ancienne et moderne.

La contention d'esprit, les inquiétudes morales et les fatigues physiques peuvent faire que les sens rendus plus impressionnables deviennent le jouet de l'hallucination. Il en est ainsi dans ce cas que rapporte Plutarque.

Peu de temps avant la bataille qu'Octave et Antoine devaient gagner sur Brutus dans les plaines de Philippes, une nuit qu'il était seul dans sa tente éclairée par une faible lumière, et alors qu'un silence profond régnait dans tout le camp, Brutus crut entendre entrer quelqu'un. Il tourne son regard vers l'ouverture de la tente et aperçoit un spectre horrible, d'une figure étrange et effrayante, qui s'approche et se tient près de lui en silence. Brutus lui adressa le premier la parole : « Qui es-tu, lui dit-il ; es-tu un homme ou un dieu ? Que viens-tu faire dans ma tente ? Que me veux-tu ? — Brutus, lui répondit le fantôme, je suis ton mauvais génie, tu me reverras dans les plaines de Philippes. — Eh bien ! je te verrai, répartit Brutus sans se troubler. » — Dès que le fantôme eût disparu, il appela ses domestiques qui lui dirent n'avoir rien vu, ni entendu.

Brutus avait eu ainsi des hallucinations de la vue et de l'ouïe, phénomène dont Cassius, son compa-

gnon d'armes et disciple d'Épicure, lui expliqua la genèse. Surmené par les fatigues de la guerre, par l'étude de la stratégie militaire, par les veilles auxquelles il se livrait pour préparer les plans de campagne, inquiet sur l'avenir de la République qu'il défendait de tout son cœur contre des généraux avides de gloire et du titre d'Empereur, ayant aussi peut-être le pressentiment d'un désastre prochain, Brutus s'était trouvé dans toutes les conditions de fatigue morale et physique, propres à faire éclater les troubles sensoriels qu'il a ressentis à la veille de cette bataille dont la perte devait le conduire au suicide.

L'illustre savant Chevreul, au cours d'une veillée où il avait prolongé plus que de coutume ses travaux habituels, fut la victime d'une hallucination consciente des mieux caractérisées. Le fait a été rapporté par M. Claretie, dans le *Temps*, en 1905 :

« Chevreul travaillait une nuit, fort tard, dans ce vieux logis — où, je crois, Buffon a vécu — et la fatigue l'avait un moment gagné, lorsque se levant pour passer de son bureau à son lit, il vit distinctement la porte de son cabinet barrée par une espèce de fantôme.

En vérité, il y avait là quelqu'un. Il y avait une forme bizarre, une image immobile sur le seuil que le savant allait franchir.

Le vieillard ne s'effraya pas.

Il tira sa montre.

— Deux heures trois quarts du matin.

Puis, examinant le fantôme, il revint à sa table de travail et prit froidement le signalement de l'apparition :

« Une sorte de tronc de cône surmonté d'une sphère » disaient ses notes.

Ensuite, pour aller à sa chambre à coucher il se dirigea vers la porte où se tenait toujours « l'étrange forme » qu'en passant, il frôla. Mais pas un mouvement de terreur, pas une minute d'étonnement. Rien qu'une admirable assurance scientifique, le sang-froid d'un observateur qui prend le signalement d'un fantôme et qui, pour un peu, comme un gendarme, lui eût demandé ses papiers.

Et cependant, le vieux Chevreul fut un peu surpris lorsque, quelques jours plus tard, on vint lui dire qu'un de ses amis qu'il ne savait pas malade était mort — à l'heure précise de la vision — et lui avait légué sa bibliothèque. »

Nous ne rapportons cette dernière remarque que pour ne pas tronquer le récit de M. Claretie, car nous n'avons nullement l'intention de nous livrer ici à une discussion des phénomènes que comportent les sciences encore si obscures du spiritisme et de la télépathie.

Dans l'énumération des exemples que nous rapportons d'hallucinations coexistant avec des facultés supérieures chez des personnages célèbres, nous ne saurions passer sous silence le cas si typique de Jeanne d'Arc. Nous laissons ici la parole à Briere de Boismont.

« A l'âge de douze ans, elle eut sa première apparition de la manière suivante : se trouvant avec ses compagnes dans une prairie, elle vit près d'elle un jeune homme qui lui dit :

« Jeanne, courez à la maison, car votre mère assure qu'elle a besoin de votre aide. » Jeanne vole au-devant de sa mère qui lui déclare qu'elle ne l'a pas demandée. Le jeune fille veut aller rejoindre ses camarades, mais tout à coup, une nuée claire et brillante s'offre à ses yeux, et du milieu de la nuée, une voix lui crie : « Jeanne, tu es née pour suivre une autre carrière et pour faire des choses merveilleuses, car tu es celle que le roi du ciel a choisie pour le rétablissement du royaume de France et pour être l'aide et l'appui du roi Charles, dépouillé de son empire. Habillée en homme, tu prendras les armes ; tu seras un chef de guerre, et tout se fera par ton conseil. »

Jour et nuit, des apparitions semblables se présentèrent à Jeanne ; elle demeura cinq ans entiers dans un pareil trouble. Enfin, dans une dernière vision, elle reçut cette réponse : « Le roi du ciel l'ordonne et le veut : à l'avenir, ne demande plus comment cela se fera, car si telle est la volonté de Dieu au ciel, telle elle sera sur la terre. Va donc au lieu voisin, appelé Vaucouleurs, qui, seul, dans les contrées de la Champagne, a conservé sa fidélité au roi ; celui qui commande en ce lieu te conduira sans difficulté comme tu le désires. »

Ajoutons que Jeanne d'Arc reconnaissait très bien

ses interlocuteurs imaginaires : saint Michel, sainte Catherine et sainte Marguerite. Elle a même déclaré au moment de son procès qu'elle avait embrassé les deux saintes, qu'elles sentaient bon et qu'elle les avait touchées. Elle a retenu jusqu'aux moindres détails de leurs physionomies et chacune a la sienne propre.

Les hallucinations de presque tous les sens sont ici évidentes, et sans vouloir discuter les questions religieuses, ni les croyances de la crédulité populaire, nous sommes obligés de constater que les phénomènes hallucinatoires revêtent ici un caractère plus grave que dans les faits précédents, de par leur fréquence, leur variété et leur intensité. Les traditions, les croyances à une intervention divine constante, qui régnaient à l'époque de foi vive à laquelle elle appartient suffisent à nous expliquer l'enthousiasme et l'illumination de la Pucelle d'Orléans.

Nous citerons encore dans le même ordre d'idées l'exemple de Socrate, le plus beau génie des temps antiques. Socrate n'était pas un fou et cependant il eut des hallucinations.

Son démon familier — dans le sens de *δαίμων*, inspiration divine — n'était que la personnification de son moi, dont la forme matérielle était due aux temps. La croyance aux songes lui était commune avec toute l'antiquité ; quant aux reproches de l'influence à distance qu'il exerçait sur ses élèves, il n'y faut voir que l'admiration que leur causaient ses

talents, leur dévouement pour sa personne et la grande opinion qu'ils avaient de son saint sacerdoce. Nous ajouterons, au surplus, que Socrate était un prédisposé. Au siège de Potidée, on le vit demeurer immobile d'un lever du soleil à l'autre, les bras en croix et le visage tourné vers l'Orient. A ce moment, il était certainement atteint de somnambulisme extatique, état éminemment favorable à la production des hallucinations. Qu'importe, du reste ? Ne se plaît-on pas bien souvent à dire : « Le génie, c'est de la folie ! »

Les sensations perçues par le cerveau y laissent leur trace, et cette trace, évoquée plus tard, fait reparaître dans l'esprit la sensation primitive plus ou moins pâlie. C'est à ce phénomène qu'on donne le nom de mémoire. Sa puissance varie suivant l'aptitude des cellules cérébrales à conserver plus ou moins l'ébranlement ou la modification que l'impression leur a transmis. C'est la plus précieuse de nos facultés, car sans elle toutes les autres seraient impossibles.

Les sensations remémorées produisent parfois un effet aussi intense que la sensation elle-même, sous l'influence de la concentration de l'attention. Elles peuvent alors à la longue devenir la cause d'erreurs remarquables. Beaucoup d'hommes à l'état de veille peuvent faire reparaître dans leur esprit les objets auxquels ils pensent. Pour eux, songer à un objet, c'est le voir. Les grands romanciers et les grands

peintres surtout jouissent de cette faculté. Faculté précieuse et en même temps dangereuse, car les images ainsi présentées à l'esprit ne diffèrent de l'hallucination vraie que parce que le sujet sait distinguer leur origine. Mais entre la possibilité de faire apparaître une sensation ou une idée dans l'esprit, comme si elle était réelle, et l'impuissance de juger si cette sensation ou cette idée est la réalité même ou seulement son image, il n'y a qu'un pas, et ce pas franchi, la folie commence. Le docteur Brierre de Boismont a cité le fait suivant :

« Un peintre, héritier de la clientèle de Josué Reynold, n'avait besoin que d'une séance pour exécuter son modèle. Il donnait de sa façon d'opérer l'explication suivante : « Lorsqu'un modèle se présentait, je le regardais attentivement pendant une demi-heure, esquissant de temps en temps. N'ayant plus alors besoin d'une plus longue séance, j'enlevais la toile et passais à une autre personne. Lorsque je voulais continuer le premier portrait, je prenais le modèle dans mon esprit, le mettais sur la chaise, où je l'apercevais aussi distinctement que s'il eût été en réalité. Je puis même ajouter avec des formes et des couleurs plus arrêtées et plus vives. Je regardais de temps à autre la figure imaginaire et je me mettais à peindre ; puis je suspendais mon travail pour examiner la pose, absolument comme si l'original eût été devant moi ; toutes les fois que je jetais les yeux sur la chaise, je l'y voyais. » La perfection avec laquelle ce peintre obtenait la ressemblance de

ses modèles, et les ennuyeuses séances de pose qu'il leur évitait le rendirent très populaire et il amassa rapidement une grande fortune. Mais bientôt il commença à ne plus savoir distinguer les figures imaginaires des figures réelles, c'est-à-dire commença à franchir la limite dont nous avons parlé. Il en arriva à soutenir aux modèles qu'ils avaient posé la veille. La confusion devint bientôt complète et on fut obligé de l'enfermer dans une maison de fous où il resta trente ans. »

La remémoration de sensations prises pour des sensations réelles, c'est-à-dire l'hallucination, est un phénomène qui, par l'imitation ou sous l'influence d'excitations identiques agissant simultanément sur un grand nombre d'individus dans le même état d'esprit, peut devenir collectif. Ces hallucinations collectives, véritables épidémies mentales, sont fort communes dans l'histoire.

Les guerriers armés qui apparaissaient dans les airs et combattaient pour les croisés en Orient, les apparitions vues par un grand nombre d'individus et qui entourent de leur auréole mystique le berceau des religions naissantes, en sont des exemples. Les militaires qui ont fait les campagnes d'Égypte et d'Afrique, après les fatigues dans le désert et en proie à l'action décevante du mirage ont vu pour la plupart des sources, des rivières, des arbres, des villes, des armées, créations fantastiques, qui à leur approche, se changeaient en sable aride et brûlant.

Une des plus étranges hallucinations collectives est celle qui fut rapportée par le Dr Bouland à la Société de Médecine pratique de Paris.

Notre confrère fut invité par un autre médecin, fort connu par des travaux très remarquables, mais dont l'état intellectuel donnait depuis quelque temps de l'inquiétude à ses amis, à assister à une séance de spiritisme. On devait y voir des choses destinées à confondre les incrédules les plus obstinés, tels que le transport de meubles dans l'espace, etc... Curieux de voir des expériences aussi étranges, le Dr Bouland se rendit à l'invitation. Le salon était plein de personnes d'extérieur fort convenable, mais toutes depuis longtemps convaincues. A un moment donné le silence se fit. Le médecin qui avait invité notre confrère lui dit gravement, en lui montrant une énorme pendule de marbre qui se trouvait sur la cheminée: « Vous voyez cette pendule, eh bien ! elle va être transportée par les esprits sur la commode qui se trouve à l'autre extrémité de cette pièce. » Les assistants inclinèrent la tête comme si la chose leur paraissait toute simple, et le Dr Bouland, confondu d'une telle assurance, regardait cette pendule, en se demandant si, réellement, le volumineux bloc allait se mouvoir tout seul. Après quelques passes à sa surface le Dr X... fit le geste d'un homme qui suit des yeux un objet traversant l'espace, se dirigea vers la commode, puis se tourna vers Bouland et lui montrant du doigt le point où il était convenu que la pendule irait se poser, s'écria d'un air

trionphant : « Nierez-vous maintenant la puissance du spiritisme, malheureux incrédule ? » Et les assistants en chœur : « Nierez-vous, nierez-vous ? »

La pendule, bien entendu, n'avait pas bougé de place, et notre confrère immobile comme elle, restait frappé de stupeur, ne sachant quelle contenance tenir. »

Les différents exemples que nous venons de rapporter d'hallucinations collectives, montrent que là encore, ceux qui les ont éprouvées réunissaient bien toutes les aptitudes voulues pour la « convulsion des centres sensoriels ».

Les croisés voyaient avec les yeux de la foi et ils avaient fini par extérioriser ce qui chez eux était une obsession constante ; les soldats des campagnes d'Égypte étaient harassés de fatigue, torturés par la chaleur et par la soif ; quand aux témoins de l'expérience rapportée par le D^r Bouland, c'étaient tous des adeptes nouvellement convaincus de la puissance du spiritisme, s'adonnant avec ardeur à l'étude déprimante et déconcertante de cette science, désireux de prendre leurs illusions pour des réalités, mais réalités inconscientes, c'est-à-dire hallucinations.

Quand l'hallucination existe sans folie, qu'elle se produit à l'état de veille, ou lorsqu'elle est hypnagogique, elle a été dite physiologique, mais à tort, car l'hallucination est toujours un trouble morbide et c'est seulement l'interprétation qu'on en fait qui peut être physiologique ou pathologique.

L'hallucination hypnagogique bien décrite par Bail-

larger se rencontre dans cet état intermédiaire entre la veille et le sommeil et sa fréquence est extrême.

« A qui n'est-il pas arrivé, dit Marc, à la suite d'une digestion laborieuse ou de tout autre embarras soit dans la circulation, soit dans les fonctions nerveuses, après une vive secousse physique ou morale, d'éprouver, au moment de s'endormir, de ces erreurs de sens externes et internes, d'apercevoir les figures les plus grotesques, souvent les plus effrayantes ; d'entendre le son de voix d'hommes, d'animaux, le son des cloches ; de voir un précipice ; en un mot de rêver en quelque sorte sans dormir ? »

Faisons remarquer que les hallucinations hypnagogiques se notent dans un état éminemment favorable à leur production. Manry a montré leurs rapports avec les impressions venues de l'extérieur et a constaté que souvent les rêves les plus compliqués n'ont point d'autre origine. Le rêve, ajoute cet auteur, est une folie momentanée et dès lors, susceptible d'avoir lui aussi des hallucinations.

Le rêveur comme l'halluciné, est pleinement convaincu de la réalité de ses perceptions imaginaires ; comme l'halluciné, il assiste au dédoublement de sa propre intelligence et retrouve ses propres pensées dans la bouche d'un autre lui-même ; enfin, les impressions du rêve persistent quelquefois à l'état de veille et viennent se mêler aux faits de la vie réelle.

La littérature de tous les temps renferme des exemples de songes ou de rêves hallucinatoires, soit

comme vraiment historiques, soit comme fictions théâtrales.

Nous rapporterons dans cet ordre d'idées le songe de Pompée, à la veille de la bataille de Pharsale, racontée par Lucain.

« Cette nuit, qui fut pour Pompée le terme de sa vie heureuse, abusa par une vision trompeuse son sommeil inquiet. Il croit voir sur les bancs de son théâtre l'image à mille têtes de la plèbe romaine ; des cris joyeux portaient son nom jusqu'au ciel et les gradins retentissaient à l'envi du bruit des applaudissements. Tel était l'aspect du peuple, telles étaient ses acclamations enthousiastes, lorsque jadis, tout jeune, à son premier triomphe, vainqueur des contrées que baigne l'Èbre impétueux et de tous les peuples que poussait aux armes l'insaisissable Sertorius, pacificateur de l'Occident et non moins vénérable sous la toge blanche que d'autres sous la robe triomphale, il prit sa place aux applaudissements du Sénat, encore simple chevalier romain. Peut-être quand allaient finir ses prospérités, le sommeil reportait-il vers des temps plus heureux son âme soucieuse de l'avenir ; peut-être lui annonçait-il, par un détour habituel, un sort contraire à ce brillant tableau et devenait-il ainsi le présage d'une grande affliction. Ou bien encore, ô Pompée, comme tu ne devais plus revoir ta patrie, peut-être la Fortune voulait-elle te l'offrir sous un tel aspect ? Ne troublez pas son repos, gardes du camp ; que le son de la trompette ne frappe pas ses oreilles ; demain, son sommeil,

sommeil affreux et plein des lugubres images de la journée, lui présentera partout des funestes batailles, partout la guerre. Ah ! si les peuples pouvaient avoir de pareils songes et cette nuit de bonheur ! Que ta Rome serait heureuse de te revoir, ô Pompée, fût-ce en rêve ! »

On le remarque, Lucain dit sa théorie sur la production du phénomène et esquisse celle des pressentiments et de la télépathie.

Dans le Gouvernement de Cicéron (*De republica*, chapitre VI) nous trouvons la relation du songe de Scipion.

Scipion raconte ainsi son rêve : « Après un bouquet d'une magnificence royale pris chez Masinissa et une conversation prolongée fort avant dans la nuit où furent louées les vertus de mon illustre parent Scipion l'Africain, je me séparai de mon hôte.

Comme à la fatigue du voyage se joignait celle d'une si longue veille, un sommeil plus profond s'empara de mes sens. Par suite, sans doute, de notre conversation, Scipion m'apparut sous des traits que je connaissais mieux d'après son portrait que d'après lui-même. Son aspect me glaça d'horreur, mais lui : Rassure-toi, me dit-il ; bannis toute crainte, Scipion, et grave dans ta mémoire ce que je vais dire :

« Vois-tu cette ville que j'ai forcée d'obéir aux Romains ? Elle renouvelle d'anciennes guerres, elle ne peut supporter le repos, (et d'un lieu élevé, semé d'étoiles, resplendissant de clarté, il me montrait

Carthage). A peine sorti de la foule des soldats, tu viens l'attaquer aujourd'hui ; consul avant deux ans, tu la renverseras et ta valeur t'appropriera ce surnom que jusqu'ici tu portes comme mon héritage. Destructeur de Carthage, honoré du triomphe, de la censure, quand tu auras parcouru comme lieutenant l'Égypte, la Syrie, l'Asie et la Grèce, élu en ton absence consul pour la seconde fois, tu termineras une guerre difficile, tu détruiras Numance. Mais quand tu seras monté au Capitole sur un char de triomphe, tu trouveras la république agitée par l'ambition de mon petit-fils. C'est alors, Scipion, qu'il faudra déployer pour la patrie tout ton courage, tout ton génie, toute ta prudence. Ici, la marche des destins semble incertaine. Quand tu auras vu le soleil achever, dans les cieux, huit fois sept de ses révolutions et que le période marqué par le produit de ces deux nombres parfaits l'un et l'autre, mais pour des causes différentes, aura amené le terme fatal, vers toi, vers toi seul se tournera Rome entière. C'est sur toi que le Sénat, que tous les gens de bien, que les alliés, que les Latins fixeront leurs regards ; sur toi seul reposera le salut de l'État. En un mot, il te faudra, revêtu de la dictature, rétablir la république, si tu peux échapper aux mains parricides de tes proches. »

Dans la suite du songe, Scipion apprit qu'un bonheur éternel attend au ciel l'homme de bien et, qu'après la mort, l'âme continue à vivre. Il vit son père Paulus qui l'embrassa en l'exhortant à la vertu qui plus tard a sa récompense.

Que dire de ce rêve qui se trouva réalisé dans la suite presque dans ses moindres détails ? Comment nous étonner de ce que les anciens aient cru que les songes étaient envoyés aux mortels par les dieux ? Cicéron donne cependant de ce songe une explication en conformité avec les théories modernes. Il met en relief l'influence de la fatigue du voyage, d'une longue veille et de la conversation avec Masinissa. Le jeune Scipion se trouvait dans l'état voulu pour faire de la « convulsion sensorielle. » C'était en plus un prédisposé. Un commentateur nous apprend en effet qu'il était profondément mélancolique et ne pouvait contempler les images de ses ancêtres sans se sentir vivement embrasé de l'amour de la vertu.

Les auteurs dramatiques ont cherché de tout temps à tirer partie sur la scène des hallucinations. Le célèbre songe d'Athalie est toujours un des morceaux les plus appréciés dans le chef-d'œuvre de Racine. On y remarque autant la correction élégante du style que l'effet puissamment tragique obtenu par notre grand poète.

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit ;
Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort, pompeusement parée ;
Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté ;
Même elle avait encore cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage ;

« Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi ;
Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
Ma fille. » En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser :
Et moi, je lui tendais les mains pour l'embrasser,
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chairs meurtris et traînés dans la fange,
De lambeaux pleins de sang, et des membres affreux
Que des chiens dévorants se disputaient entre eux.
..... Dans ce désordre à mes yeux se présente
Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
Tel qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus.
Sa vue a ranimé mes esprits abattus :
Mais lorsque revenant de mon trouble funeste,
J'admirais sa douceur, son air noble et modeste,
J'ai senti tout à coup un homicide acier
Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
De tant d'objets divers le bizarre assemblage
Peut-être du hasard vous paraît un ouvrage :
Moi-même quelque temps honteuse de ma peur,
Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur.
Mais de ce souvenir, mon âme possédée
A deux fois en dormant revu la même idée,
Deux fois mes tristes yeux se sont vus retracer
Ce même enfant toujours tout prêt à me percer...

(*Athalie*, acte II, scène V).

Envisageant la question au point de vue scientifique, nous nous demandons si c'est une hallucina-

tion onirique ou une hallucination à l'état de veille que Racine a voulu dépeindre.

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit...

semblerait indiquer une hallucination à l'état de veille, hallucination reproduite ensuite deux fois en rêve :

*Mais de ce souvenir mon âme possédée
A deux fois en dormant revu la même idée.*

Cependant, dit-on, nous rêvons continuellement. Alors le sommeil ne serait plus comme le prétendait Homère le frère de la mort, mais il deviendrait le frère de la vie.

Dans le sommeil, les fonctions ne dorment pas toutes au même degré. D'abord les fonctions organiques, bien que ralenties, continuent à s'accomplir avec une grande régularité. Les fonctions de relation subissent une interruption beaucoup plus marquée.

Quant aux fonctions cérébrales proprement dites, elles sont très inégalement modifiées. La mémoire et l'imagination sont ordinairement les facultés qui s'exaltent dans le sommeil, tandis que l'attention, la réflexion, la volonté sont engourdies. Des souvenirs perdus surgissent et reviennent, mais déformés et démesurément grossis : à des impressions sensorielles vagues succèdent des sensations disproportionnées où les notions de temps, de lieux, de personnes, disparaissent. Cependant le faible raisonnement qui

persiste encore cherche à se retrouver dans tout ce désordre ; avec une logique grossière, il relie entre elles ces conceptions fantastiques et ainsi sont créées des visions dont l'étendue, la variété et l'incohérence témoignent d'un jugement aussi faible que l'imagination est surexcitée.

Cette exaltation de certaines fonctions au détriment des autres dans le sommeil avec rêves, on la retrouve encore plus manifeste dans certaines formes du sommeil pathologique. La théorie ingénieuse de Brown-Séquard sur les réactions réciproques des centres nerveux, explique ce qui se passe alors : « Qu'un centre nerveux soit anormalement surexcité, dit-il, il pourra réagir sur d'autres centres en connexion avec lui, soit en les excitant à leur tour par dynamogénie, soit en les frappant d'une sorte de stupeur par inhibition. » Ainsi sont engendrés les états morbides désignés sous le nom de maladies du sommeil, la léthargie, la catalepsie, le somnambulisme.

Ces différents états sont aussi susceptibles de présenter des hallucinations, mais dont il ne restera ordinairement aucun souvenir. Les gens qui marchent en dormant ont eu de tout temps le privilège d'exciter la curiosité ou d'inspirer l'effroi. Shakespeare a su tirer un grand parti de la connaissance qu'il avait de ce fait dans la terrible scène où Lady Macbeth s'efforce vainement de laver sur sa main droite la tache de sang que le meurtre du roi Duncan a laissée dans son souvenir. La personne qui garde Lady Macbeth, dit au médecin : « Depuis que

le roi est parti pour combattre, je l'ai vue se lever de son lit, jeter sur elle sa robe de nuit, ouvrir son cabinet, prendre du papier, écrire dessus, le lire, le cacheter ensuite, puis retourner se mettre au lit, et je l'ai vue faire tous ces actes dans le sommeil le plus profond. Tenez, la voilà telle que je l'ai vue les autres fois, et sur ma vie, elle est endormie ; observez-là et restez immobile. »

C'est une description exacte du somnambulisme tracée de main de maître par Shakespeare.

L'activité cérébrale anormalement surexcitée dans le sommeil réagit sur les fonctions de relation et les réveille en partie. Le somnambulisme peut se définir somme toute, un rêve avec exaltation de la mémoire et de l'activité automatique des centres nerveux en l'absence de volonté spontanée et consciente.

Parmi les faits commis sous l'empire de passions qui, pendant le sommeil, ne sont plus contenues ni par le sentiment du devoir, ni par la crainte du châ-timent, un des plus connus est celui qui fut raconté par dom Duchaguet, religieux bénédictin, à Fodéré lui-même.

« Nous avons dans le cloître dont j'étais prier, dit dom Duchaguet, un religieux d'une humeur mélancolique et sombre. Dans ses accès, il sortait de sa cellule, et y rentrait ; d'autres fois il s'égarait et on était obligé de l'y reconduire. Une nuit, je travaillais à mon bureau, lorsque j'entendis ouvrir la porte de mon appartement et je vis entrer un religieux dans un état de somnambulisme. Il avait les yeux ouverts

mais fixes et tenait un couteau à la main. Lorsqu'il passa devant moi, il avait la figure contractée et les sourcils froncés. Il alla droit à mon lit, eut l'air de vérifier, en tâtant avec la main, si je m'y trouvais ; après quoi il frappa trois grands coups, tellement fournis que la lame pénétra profondément dans le matelas. Quand il eut frappé, il s'en retourna.

J'observai alors que son visage était détendu et qu'il y régnait un air de satisfaction. L'éclat des deux lampes qui étaient sur mon bureau, ne fit aucune impression sur ses yeux. Il ouvrit et ferma les portes de ma cellule et je m'assurai qu'il se retirait paisiblement dans la sienne.

Le lendemain, je le fis appeler et lui demandai sans affectation à quoi il avait rêvé la nuit précédente. Cette question le troubla. Sur mon ordre de parler avec sincérité, il me dit : « A peine étais-je endormi que j'ai rêvé que vous aviez tué ma mère, que son ombre sanglante m'était apparue pour demander vengeance et qu'à cette vue, j'avais été transporté d'une telle fureur que j'ai couru comme un forcené à votre appartement, et, vous ayant trouvé dans votre lit, je vous ai poignardé. Peu après je me réveillai tout en sueur et, détestant mon attentat, j'ai béni Dieu qu'un si grand crime n'ait pas été commis. — Il a été commis plus que vous ne le pensez, lui dis-je. — Alors je lui racontai ce qui s'était passé et lui montrai la trace des coups qu'il avait cru m'adresser. A cette vue, il se jeta à mes pieds tout en larmes, gémissant du malheur involontaire qui avait

failli arriver et implorant mon pardon. Depuis lors on l'enferme dans sa cellule pendant la nuit. »

Il faut noter que dans ce fait remarquable, où le caractère impulsif et automatique du somnambule est si bien mis en lumière, il n'y a pas eu amnésie complète au réveil : le moine se souvient de toute la scène comme d'un rêve. C'est là une particularité rarement observée, mais ce seul fait suffit à montrer que l'opposition établie par certains auteurs, entre le rêve dont on se souvient et l'accès somnambulique dont on ne se souvient pas, est beaucoup trop absolue.

★ ★

La suite et la fin de cette thèse seront consacrées aux hallucinations dans les diverses formes de maladies mentales, à leur gravité comme source d'impulsion aux actes dangereux dans la mélancolie, les folies toxiques et la folie systématisée progressive.

HALLUCINATIONS DANS LA MÉLANCOLIE

On observe dans la mélancolie des hallucinations de différents sens, qui souvent reflètent les convictions délirantes ou les préoccupations obsédantes du malade. Parmi ces hallucinations, les plus remarquables sont les hallucinations verbales auditives et verbales cinesthésiques ; elles prennent parfois une forme obsédante, se manifestant alors d'une façon continue et s'accompagnant de troubles considérables de l'attention. Elles semblent parfois indépendantes du délire en ce sens que leur contenu peut être sans rapport direct avec les convictions délirantes.

Sans nul doute, les hallucinations procurent du danger dans la mélancolie, mais ce n'est habituellement que pour les sujets eux-mêmes, à moins que des voix ne leur commandent, quand il y a prédominance d'idées religieuses, de faire des victimes expiatoires ou d'enlever à la vie terrestre quelque membre de leur famille, les enfants en particulier, pour les envoyer vivre heureux dans le ciel, ou encore pour les empêcher de rester misérables comme eux sur la terre.

Ball nous rapporte qu'un paysan allemand croit devoir renouveler le sacrifice d'Abraham sur la personne de son fils unique âgé de 14 ans; chose étrange, l'enfant y consent et est égorgé par son propre père.

Une dame, réveillée au milieu de la nuit par une apparition céleste, vit un ange qui lui ordonnait d'envoyer au ciel sa petite fille âgée de 18 mois. Elle se leva, et après avoir couronné son enfant de roses blanches, elle prit un couteau et lui ouvrit la gorge.

Souvent même c'est un délire purement psychique, sans phénomène hallucinatoire bien tranché, qui pousse les mélancoliques à des actes violents. Le fait suivant que nous extrayons d'un quotidien tout récent en témoigne :

« LA FOLIE D'UNE MÈRE.

Coulomniers, 24 avril 1907.

La commune de Sablonnières, dans le canton de Rabais, vient d'être le théâtre d'un drame lamentable.

Depuis quelque temps la femme de l'officier des sapeurs-pompiers Pamplume, âgée de 35 ans, qui allaitait son dernier né, le petit Gaston, âgé de sept mois, donnait des signes inquiétants de dérangement cérébral ; elle paraissait surtout

obsédée par cette pensée inattendue que l'enfant pourrait être malheureux dans la suite; la mort seule pourrait lui éviter cette destinée imaginaire.

Dans l'après-midi, vers 4 heures, profitant de ce que son entourage avait relâché la surveillance dont elle était l'objet, elle s'approcha du berceau de l'enfant et saisissant le pauvre petit à la gorge, le frappa à la tête avec un marteau jusqu'à ce qu'il eût le crâne fracassé; l'enfant est mort quelques heures après. La mère, complètement inconsciente, a été dirigée sur l'hospice de Coulomniers. »

HALLUCINATIONS DANS LES FOLIES TOXIQUES

L'hallucination revêt un caractère bien plus redoutable dans les folies par intoxication et principalement dans les folies dues à l'alcoolisme, ce fléau des temps modernes, grand pourvoyeur des asiles, des prisons et des hôpitaux.

Dans cette catégorie, en dehors de celles dues à l'alcoolisme, les hallucinations les mieux connues et les plus fréquentes sont celles occasionnées par l'emploi du haschisch et des principes actifs des solanées vireuses.

Jadis, les sorciers, avant de partir pour le sabbat se frottaient de graisses ou d'onguents spéciaux.

« Le diable, dit P. Regnard, a remis à la sorcière une graisse faite de foie d'enfants morts sans baptême. Il lui suffit de s'en frotter le corps, de prononcer des paroles magiques et d'enfourcher un manche à balai pour être transportée à travers les airs. Dès maintenant je puis dire que, de l'avis de tous, ces onguents contenaient des sucres de solanées vireuses, de mandragore et de belladone, qui ont pour action précisément de provoquer des hallucinations persistantes et enchaînées. »

Nul exemple ne saurait mieux nous faire toucher du doigt en quoi consiste l'hallucination motrice.

Durant nos études classiques, nous avons entendu dire que parmi les soldats grecs commandés par Xénophon, plusieurs avaient eu un violent accès de folie avec hallucinations au moment où ils arrivaient au terme de la fameuse retraite des Dix-Mille. Nous avons donc repris notre vieux livre, l'*Anabase*, et voici la traduction littérale de ce que nous avons lu.

Chez les Colques, après avoir traversé le pays des Macrons, et avant l'arrivée à Trébizonde « tous les soldats qui mangèrent des gâteaux de miel eurent le transport au cerveau, vomirent, furent purgés et aucun d'eux ne pouvait se tenir sur ses jambes. Ceux qui n'en avaient que goûté avaient l'air de gens plongés dans l'ivresse ; ceux qui en avaient pris davantage ressemblaient les uns à des furieux, les autres à des mourants. On voyait les soldats étendus à terre comme après une défaite : la même consternation régnait. Personne néanmoins n'en mourut et le transport cessa le lendemain à peu près à la même heure où il avait pris la veille. Le troisième et le quatrième jours, ils se levèrent fatigués ainsi que des malades qui ont fait usage d'un remède violent. »

(Chapitre VIII. Livre IV).

Xénophon ne parle pas d'hallucinations. Mais le miel devait avoir été composé par les abeilles avec

des sucres de plantes toxiques (des solanées probablement) et nous savons que celles-ci engendrent des troubles sensoriels remarquables provoquant du délire et de la fureur. Nous avons donc pu lire quelque part que les soldats grecs avaient eu une folie furieuse hallucinatoire par intoxication ou bien nous avons pu entendre quelque commentateur de l'historien donner les mêmes explications.

L'alcoolisme nous fournit trop souvent hélas ! l'occasion d'observer des hallucinations. La psychose la plus fréquente dans l'alcoolisme est la psychose, subaiguë. Les hallucinations de la vue y jouent le principal rôle. Elles revêtent habituellement un caractère terrifiant et consistent surtout en visions d'animaux, de voleurs, d'assassins, de batailles, d'incendies, de morts, etc...

Les hallucinations de l'ouïe ne sont pas constantes ; elles sont réduites, en général, à des impressions assez confuses.

Ajoutons que tous ces phénomènes sont à leur maximum pendant la nuit. Quand ils existent le jour, ils sont la base du délire alcoolique, lequel n'est qu'un rêve prolongé. Le délire alcoolique, souvent incohérent, est constitué parfois par des idées fixes de persécution, de jalousie, d'auto-accusation. On note alors la tendance impulsive au suicide, à l'homicide, à l'incendie et c'est ce qui le rend surtout dangereux pour l'individu et pour la société.

A tous ces phénomènes vient se joindre le tableau

des différents troubles de la sensibilité qu'on note chez les alcooliques : tremblement généralisé, fourmillements, céphalée, accidents convulsifs et qui sont l'objet, à l'état aigu, d'une interprétation délirante.

Dans la psychose alcoolique aiguë, c'est le même tableau avec l'intensité en plus, et aussi des hallucinations de l'odorat et du goût. On désigne ordinairement cet état sous le nom de *delirium tremens*. Ceux qui en sont atteints ont des visions fantastiques se déroulant avec une rapidité extraordinaire (hallucinations cinématographiques). Ils crient, vocifèrent et gesticulent sans trêve, ni repos.

Les observations suivantes nous montrent bien les caractères et le danger des hallucinations chez les alcooliques en passant du subaigu à l'aigu, et au suraigu. Le plus souvent, les malades ne sont pas en état de raconter exactement les détails des phénomènes délirants et hallucinations qu'ils ont éprouvés pendant une crise d'alcoolisme aigu. Beaucoup ont simplement subi leur mal et ne cherchent nullement à se l'expliquer, une fois l'accès passé. Aussi n'arrive-t-on à connaître que partiellement leurs troubles intellectuels et sensoriels. On remarque leur agitation, leur désordre, leur anxiété, leurs actes dangereux et on ne sait souvent que très imparfaitement quel est le mécanisme psychique qui les engendre.

L..., 44 ans, est entré à l'asile Saint-Jacques le 26 mars 1907 en plein état de *delirium tremens*. Il avait vu d'une

manière ininterrompue des « choses formidables », suivant son expression. Les visions et les sensations changeaient à chaque instant. Il voyait Dieu et le diable. Ceux-ci lui parlaient; il leur répondait et exécutait les ordres qu'il en recevait, chantait des cantiques. Des fantômes allaient et venaient dans sa chambre et s'adressant à sa femme il lui disait : « Tiens, regarde, vois-tu ? Les voilà qui se sauvent sous le lit. » Se saisissant de sa lampe, il se précipitait, la renversait et mettait le feu chez lui. Puis, il ne pouvait faire un pas sans marcher sur du feu ou sur des fils électriques et il courait à la fenêtre pour fuir et se précipiter dans le vide.

Dès le surlendemain de l'entrée, il était mieux, sentait que tout était fini, car il avait passé une excellente nuit où il avait dormi d'un sommeil calme, mais il demandait à rester quelques jours en traitement. Il est sorti le 14 avril, ainsi que le réclamaient les conclusions du certificat de quinzaine.

*
* *

G..., François, 43 ans, charbonnier, est entré à l'asile Saint-Jacques le 3 avril 1907. C'est encore une victime des excès éthyliques que commettent fréquemment les ouvriers en temps de grève. De son entrée à l'hôpital de Saint-Nazaire, de son transport à Nantes, de son admission à Saint-Jacques, il ne se rappelle rien. Il n'a paru reprendre quelque notion des choses et des êtres qui l'entouraient que le troisième jour qui a suivi son admission à l'asile.

Il avait « la tête fracassée par des rêves ». Il nous a fait part de la mobilité, la variété, la continuité obsédante de ses hallucinations. Il était transporté d'un lieu dans un autre.

Il voyait des animaux de toutes espèces, des chats, des

singes, des bêtes complètement inconnues de lui, qui allaient, venaient, paraissaient et disparaissaient. Si un chien s'offrait à sa vue, il grossissait rapidement et se transformait en un animal terrifiant. Ces notions nous expliquent l'agitation du malade, son anxiété, ses violences qui n'avaient pas permis de le garder à l'hôpital de Saint-Nazaire.

G... est sorti guéri le 2 mai.

..

T..., 47 ans, marié, est docker sur le port de Nantes. Il a eu déjà plusieurs accès de folie alcoolique de très courte durée. Il ne fait que des excès de vin, ne buvant ni eau-de-vie, ni absinthe.

Il a été mêlé à tous les graves incidents de la grève récente, en sa qualité de membre du Comité. Il n'a négligé aucune réunion, ce qui lui permit de boire beaucoup sans manger suffisamment.

Un jour, il s'est senti fatigué, sans appétit, et la nuit suivante a été pénible, sans sommeil. Il n'est pas sorti le lendemain et vers le soir il a paru inquiet. La nuit, il a dit qu'il voyait des bêtes innombrables sur le parquet de sa chambre et le long des murs. Il s'est mis en devoir de les brûler avec du papier enflammé et à des témoins de la scène qui lui demandaient : « Que faites-vous ? il répondit : « Vous ne voyez donc pas ? »

Au lever du jour, les hallucinations disparaissent et à la tombée de la nuit. T... a encore revu des bêtes, puis il a été ensuite le jouet d'une fantasmagorie inouïe. Il a entendu des bruits effrayants dans le couloir de sa maison et dans la rue ; des êtres à forme humaine, des nains et des géants ont

rempli sa chambre après y avoir pénétré par le plafond, par les murs et par le plancher. Ils sautent d'un meuble sur l'autre, se livrent à toutes sortes d'acrobaties, font des grimaces, ne cessent de gambader, entrent dans les armoires et en sortent, disparaissent, reviennent aussitôt en suivant toujours le même chemin. Un petit nègre dont la figure est couverte de poudre de riz est entré avec eux, mais il ne se livre à aucun exercice ; il s'est assis sur un escabeau au milieu de la chambre, et, gouailleur, ricane en regardant la scène qui se déroule.

T... quitte son lit, et aussitôt le nègre va prendre sa place à côté de sa femme. Exaspéré par ce spectacle et par ce grouillement d'êtres fantastiques, il ouvre la fenêtre et fait appel à la police. Aucun agent ne se trouvant là il se rend au commissariat le plus voisin pour raconter ce qui se passe chez lui et demander protection. On le calme et on le reconduit jusqu'à sa demeure. Il rentre, revoit les mêmes scènes, le même remue-ménage et aperçoit encore un intrus couché près de sa femme. Il prend un long couteau et frappe aussitôt à la place qu'il croit indûment occupée. Sa femme est transie de frayeur...

Le jour, il n'a que le souvenir de ce qu'il a vu et entendu durant la nuit ; il examine la chambre, cherche les passages par où les gens sont entrés ; il défait le lit, les armoires et, profondément étonné, ne trouve rien.

T... raconte que, dans d'autres circonstances, des faits à peu près identiques s'étaient passés mais qu'il avait bien reconnu, le jour venu, qu'il avait été le jouet de fantômes. Il n'en est pas de même cette fois ; il n'a vu que des choses réelles, dit-il.

Trois nuits ont été semblables à celle que nous venons de raconter et au moment où T... allait être conduit à l'asile d'aliénés, le calme était revenu, les hallucinations avaient disparu et une seule bonne nuit avait suffi pour qu'il recouvre son intelligence.

Il est heureux que l'idée précise d'adultère n'ait pas germé dans son esprit, car son couteau n'aurait pas rencontré le vide s'il l'avait dirigé sur sa femme au lieu de le diriger sur l'être imaginaire qu'il voyait à côté d'elle.

Quand, il y a quelques années, nous lisions pour la première fois les œuvres de Zola, nous pensions que ses descriptions étaient de pures inventions n'ayant rien de réel et fabriquées en entier par l'imagination féconde du romancier. Telle était notre impression en lisant dans *l'Assommoir* la mort de Coupeau dans une cellule de l'asile Sainte-Anne. Nous avons dû reconnaître depuis que c'était, au contraire, en maître et en savant, que Zola avait dépeint l'alcoolique, ses fureurs, ses hallucinations et sa mort. C'est réellement une observation médicale d'un cas d'alcoolisme aigu, relatée, comme il suit, dans le dernier chapitre de *l'Assommoir*.

« Coupeau ne parut même pas apercevoir sa femme, Gervaise. Elle l'avait mal vu en entrant tant il se disloquait. Quand elle le regarda sous le nez les bras lui tombèrent. Était-ce Dieu possible qu'il eût une figure pareille, avec du sang dans les yeux et des croûtes plein les lèvres? Elle ne l'aurait

bien sûr pas reconnu. D'abord il faisait trop de grimaces, sans dire pourquoi, la margoulette tout d'un coup à l'envers, le nez froncé, les joues tirées, un vrai museau d'animal. Il avait la peau si chaude que l'air fumait autour de lui, et son cuir était comme verni, ruisselant d'une sueur lourde qui dégoulinait...

Coupeau parlait d'une voix saccadée. Pourtant, une flamme de rigolade lui éclairait les yeux. Il regardait par terre, à droite, à gauche, et tournait comme s'il avait flâné au bois de Vincennes en causant tout seul.

— Ah! ça, c'est gentil, c'est pommé... Il y a des châlets, une vraie foire. Et de la musique un peu chouette! Quel balthazar! ils cassent les pots, là-dedans. Très chic! V'là que ça s'illumine; des ballons rouges en l'air, et ça saute, et ça file... Oh! oh! que de lanternes dans les arbres!... Il fait joliment bon! Ça pisse de partout, des fontaines, des cascades, de l'eau qui chante, oh! une voix d'enfant de chœur..., Épatant! les cascades!

Et il se redressait comme pour mieux entendre la chanson délicieuse de l'eau, il aspirait l'air fortement, croyant boire la pluie fraîche envolée des fontaines. Mais, peu à peu, sa face reprit une expression d'angoisse. Alors, il se courba, il fila plus vite le long des murs de la cellule, avec de sourdes menaces.

— Encore des fourbis, tout ça!... Je me méfiais... Silence, tas de gouapes! Oui, vous vous fichez de moi. C'est pour me turlupiner que vous buvez et que vous braillez là-dedans avec vos traînées... Je vais vous démolir, moi, dans votre châlet! N... d... D...! voulez-vous me foutre la paix!

Il serrait les poings; puis il poussa un cri rauque, il s'apla-

tit en courant. Et il bégayait, les dents claquant d'épouvante :

C'est pour que je me tue. Non, je ne me jetterai pas !... Toute cette eau, ça signifie que je n'ai pas de cœur. Non, je ne me jetterai pas !

Les cascades, qui fuyaient à son approche, s'avançaient quand il reculait. Et, tout d'un coup, il regarda stupide-ment autour de lui, il balbutia d'une voix à peine distincte :

— Ce n'est pas possible, on a embauché des physiciens contre moi !... »

Et le lendemain, quand sa femme revint le voir,

« les jambes sautaient à leur tour, le tremblement était descendu des mains dans les pieds ; un vrai polichinelle, dont on aurait tiré les fils, rigolant des membres, le tronc raide comme du bois. Le mal gagnait petit à petit. On aurait dit une musique sous la peau ; ça partait toutes les trois ou quatre secondes, roulait un instant ; puis ça s'arrêtait et ça reprenait, juste le petit frisson qui secoue les chiens perdus, quand ils ont froid l'hiver, sous une porte. Déjà le ventre et les épaules avaient un frémissement d'eau sur le point de bouillir...

Coupeau, cependant, se plaignait d'une voix sourde. Il semblait souffrir beaucoup plus que la veille. Ses plaintes entrecoupées laissaient deviner toutes sortes de maux. Des milliers d'épingles le piquaient. Il avait partout sur la peau quelque chose de pesant ; une bête froide et mouillée se traînait sur ses cuisses et enfonçait des crocs dans la chair. Puis c'étaient d'autres bêtes qui se collaient à ses épaules, en lui arrachant le dos à coups de griffes.

— J'ai soif, oh ! j'ai soif ! grognait-il continuellement. L'interne prit un pot de limonade sur une planchette et le lui donna. Il saisit le pot à deux mains, aspira goulûment une gorgée, en répandant la moitié du liquide sur lui ; mais il cracha tout de suite la gorgée, avec un dégoût furieux, en criant :

N... d... D... ! c'est de l'eau-de-vie...

Depuis la veille, tout ce qu'il buvait était de l'eau-de-vie. Ça redoublait sa soif et il ne pouvait plus boire parce que tout le brûlait. On lui avait apporté un potage, mais on cherchait à l'empoisonner bien sûr, car ce potage sentait le vitriol. Le pain était aigre et gâté. Il n'y avait que du poison autour de lui. La cellule puait le soufre. Même il accusait des gens de frotter des allumettes sous son nez pour l'empester...

Coupeau, maintenant, voyait de nouveau des fantômes en plein midi. Est-ce qu'il ne croyait pas apercevoir sur les murs des toiles d'araignée grandes comme des voiles de bateau ! Puis, ces toiles devenaient des filets avec des mailles qui se rétrécissaient et s'allongeaient, un drôle de joujou ! Des boules noires voyageaient dans les mailles, de vraies boules d'escamoteur, d'abord grosses comme des billes, puis grosses comme des boulets ; et elles enflaient, et elles maigrissaient, histoire simplement de l'embêter. Tout d'un coup, il cria :

— Oh ! les rats, v'là les rats à cette heure. C'étaient les boules qui devenaient des rats. Ces sales animaux grossissaient, passaient à travers le filet, sautaient sur le matelas où ils s'évaporaient. Il y avait aussi un singe, qui sortait du mur, qui rentrait dans le mur, en s'approchant chaque fois si près de lui, qu'il reculait, de peur d'avoir le nez croqué.

Brusquement, ça changea encore ; les murs devaient cabrioler, car il répétait, étranglé de terreur et de rage :

— C'est ça, aïe donc ! secouez-moi, je m'en fiche !... Aïe donc ! la cambuse ! aïe donc ! par terre !... Oui, sonnez les cloches, tas de corbeaux ! Jouez de l'orgue pour m'empêcher d'appeler la garde !... Et ils ont mis une machine derrière le mur, ces racailles ! Je l'entends bien, elle ronfle, ils vont nous faire sauter... Au feu ! au feu ! On crie au feu ! Voilà que ça flambe. Oh ! ça s'éclaire, ça s'éclaire ! tout le ciel brûle, des feux rouges, des feux verts, des feux jaunes... A moi ! au secours ! au feu !

Ses cris se perdaient dans un râle. Il ne marmottait plus que des mots sans suite, une écume à la bouche, le menton souillé de salive...

Au troisième jour,

« Coupeau était fou furieux, un échappé de Charenton ! Il se démenait au milieu de la cellule, envoyant les mains partout, sur lui, sur les murs, par terre, culbutant, tapant dans le vide ; et il voulait ouvrir la fenêtre, et il se cachait, se défendait, appelait, répondait, tout seul pour faire ce sabbat, de l'air exaspéré d'un homme cauchemardé par une flopée de monde. Puis Gervaise comprit qu'il s'imaginait être sur un toit, en train de poser des plaques de zinc. Il faisait le soufflet avec sa bouche, il remuait des fers dans le réchaud, se mettait à genoux pour passer le pouce sur les bords du paillasson, en croyant qu'il le soudait. Oui, son métier lui revenait, au moment de crever ; et s'il gueulait si fort, s'il se crochait sur son toit, c'était que des mufes l'empêchaient

d'exécuter proprement son travail. Sur tous les toits voisins, il y avait de la fripouille qui le 'mécanisait. Avec ça, ces blagueurs lui lâchaient des bandes de rats dans les jambes.

Ah ! les sales bêtes, ils les voyait toujours ! Il avait beau les écraser, en frottant son pied sur le sol de toutes ses forces, il en passait de nouvelles ribambelles, le toit en était noir. Est-ce qu'il n'y avait pas des araignées aussi ! Il serrait rudement son pantalon pour tuer contre sa cuisse de grosses araignées qui s'étaient fourrées là. Sacré tonnerre ! il ne finirait jamais sa journée, on voulait le perdre, son patron voulait l'envoyer à Mazas. Alors, en se dépêchant, il crut qu'il avait une machine à vapeur dans le ventre ; la bouche grande ouverte, il soufflait de la fumée ; une fumée épaisse qui emplissait la cellule et qui sortait par la fenêtre ; et, penché, soufflant toujours, il regardait dehors le ruban de fumée se dérouler, monter dans le ciel où il cachait le soleil...

Puis, les maisons s'effondraient, il imitait le craquement d'un quartier qui croule ; et tout disparaissait, tout s'envolait. Mais il n'avait pas le temps de souffler, d'autres tableaux passaient avec une mobilité extraordinaire. Un besoin furieux de parler lui emplissait la bouche de mots, qu'il lâchait sans suite, avec un barbotement dans la gorge...

Il lançait ses poings dans le vide. Alors, une fureur s'empara de lui. Ayant rencontré le mur en reculant, il crut qu'on l'attaquait par derrière. Il se retourna, s'acharna sur la tenture. Il bondissait, sautait d'un coin à un autre, tapait du ventre, des fesses, d'une épaule, roulait, se relevait. Ses os mollissaient, ses chairs avaient un bruit d'étoupes mouil-

lées. Et il accompagnait ce joli jeu de menaces atroces, de cris gutturaux et sauvages...

Baigné de sueur, les cheveux dressés sur le front, effrayant, il s'en alla à reculons, en agitant violemment les bras, comme pour repousser l'abominable scène. Il jeta deux plaintes déchirantes, il s'étala à la renverse sur le matelas, dans lequel ses talons s'étaient empêtrés...

Il n'était pas mort. On l'avait déchaussé ; ses pieds nus passaient, au bout ; et ils dansaient tout seuls, l'un à côté de l'autre, en mesure, d'une petite danse pressée et régulière...

C'était complet ; le tremblement était descendu des bras et monté des jambes, le tronc lui-même entraînait en gaieté à cette heure !...

Coupeau dormait, les paupières closes, avec de petites secousses nerveuses qui lui tiraient toute la face. Les pieds dansaient toujours. Coupeau avait beau dormir, les pieds dansaient !....

Gervaise, ayant vu les médecins poser leurs mains sur le torse de son homme, voulut le tâter elle aussi. Elle s'approcha doucement, lui appliqua sa main sur une épaule. Et elle la laissa une minute. Mon Dieu ! qu'est-ce qui se passait donc là-dedans ? Ça dansait jusqu'au fond de la viande ; les os eux-mêmes devaient sauter. Des frémissements, des ondulations arrivaient de loin, coulaient pareils à une rivière, sous la peau. Quand elle appuyait un peu, elle sentait les cris de souffrance de la moelle. A l'œil nu, on voyait seulement de petites ondes creusant des fossettes, comme à la surface d'un tourbillon ; mais, dans l'intérieur, il devait y avoir un joli ravage. Quel sacré travail ! Un travail de taupe ! C'était le vitriol de l'Assommoir qui donnait là-ba

des coups de pioche. Le corps entier en était saucé, et dame ! il fallait que ce travail s'achevât, émiettant, emportant Coupau dans le tremblement général et continu de toute la carcasse.

Les médecins s'en étaient allés. Au bout d'une heure, Gervaise, restée avec l'interne répéta à voix basse :

— Monsieur, monsieur, il est mort...

Mais l'interne qui regardait les pieds dit non de la tête. Les pieds nus, hors du lit, dansaient toujours. Tout d'un coup, ils se raidirent, immobiles. Alors, l'interne se tourna vers Gervaise, en disant :

— Ça y est.

La mort seule avait arrêté les pieds.

HALLUCINATIONS DANS LES FOLIES SYSTÉMATISÉES PROGRESSIVES

On distingue ordinairement trois périodes dans l'évolution de la folie systématisée progressive : période d'analyse subjective, période hallucinatoire d'explication délirante, période de transformation de la personnalité.

Dès le premier stade de cette psychose on note assez fréquemment des troubles sensoriels : fausses sensations de l'odorat et du goût, perversion de la sensibilité tactile et génitale, fausses sensations auditives : cris plaintifs, sons de cloches, détonations.

Dans le second stade, les hallucinations se multiplient. Il en existe de tous les sens, mais les prédominantes sont celles de l'ouïe et de la sensibilité générale. Le malade entend des voix qui l'insultent, quelquefois d'une seule oreille (hallucinations unilatérales), le plus souvent des deux (hallucinations bilatérales). Dans certains cas, les persécutés perçoivent des voix différentes dans chacune des deux oreilles (hallucinations dédoublées de Magnan). Ils éprouvent les sensations les plus extraordinaires.

On leur provoque des secousses dans tout le corps ; on leur arrache l'estomac, le ventre ; on leur souffle des gaz dans l'intestin ; on les viole, on les sodomise, on les masturbe, on leur soutire le sperme, etc... Ces malades commencent par se plaindre, quelquefois de vive voix, mais le plus souvent par écrit, des tortures qu'on leur fait endurer. Pour échapper à leurs ennemis ils changent fréquemment de domicile, puis un beau jour, las de ne pas obtenir satisfaction, ils songent à se faire justice eux-mêmes. Ils deviennent alors persécuteurs et exercent leur vengeance froidement, mettant au service de leur haine une astuce et une énergie extraordinaires. Ce sont de tous les aliénés, les plus dangereux pour la société.

Persécutés, mystiques ou érotiques, les délirants systématisés parviennent ordinairement à la troisième période de leur état pathologique et qui consiste dans la transformation de leur personnalité, fait qui se traduit par un délire ambitieux caractéristique. Ils se composent alors à leur façon l'habitus des personnages qu'ils croient être. Leurs hallucinations persistent, mais elles sont moins actives et, partant, moins dangereuses.

Avant de donner quelques observations dans lesquelles on verra la folie hallucinatoire forcer les sujets à prendre une arme pour se venger, punir ou se défendre, nous allons citer un cas dans lequel certaines particularités des troubles sensoriels de l'ouïe ont permis de formuler un diagnostic précis malgré

les mauvais et faux renseignements fournis par la famille.

A..., Gabrielle, 48 ans, célibataire, est entrée à l'asile Saint-Jacques le 30 mars 1907. L'invasion de la vésanie ne remontait qu'à deux mois, d'après les parents.

L'interrogatoire de la malade démontre rapidement qu'elle est en butte à des persécutions, qu'une force mystérieuse l'entraîne hors de chez elle pour l'exhiber en public et qu'alors des voix sortent de tous côtés pour lui adresser des injures grossières et l'accuser d'avoir eu un enfant. Parfois, deux voix lui parlent. A droite, elle entend un homme qui lui dit de mauvaises et méchantes choses ; à gauche elle entend une femme qui la défend et la plaint. A l'asile, quand de vilains propos arrivent à ses oreilles, elle va prier les infirmières de les faire cesser. Si celles-ci lui font remarquer qu'elles-mêmes n'entendent rien, elle se fâche, s'excite et répond aux voix du tac au tac, c'est-à-dire par les mots les plus grossiers, pareils à ceux qui lui sont adressés.

Avec ce délire de persécution ayant pour base des troubles sensoriels multiples, avec la conviction qu'on attaquait sa réputation d'honnête fille, avec ses hallucinations de l'ouïe bilatérales, bitonales et antagonistes qu'elle dépeignait si bien (sans doute parce qu'elle les avait longtemps supportées, étudiées et analysées), avec le système de défense qu'elle avait adopté, il devait venir à la pensée que l'invasion du mal était plus lointaine que ne l'affirmait la famille et que la vésanie ne pouvait être .

qu'une psychose systématisée progressive. Quand ce diagnostic et le grave pronostic qu'il comporte furent portés à la connaissance des parents, ceux-ci voulurent bien avouer qu'ils avaient fait erreur, que des hallucinations notoires existaient depuis six mois au moins et que, depuis bien plus longtemps encore, des modifications importantes dans le caractère et la manière d'être avaient attiré leur attention.

Les malades, comme le démontre cette observation, ne peuvent douter de la réalité des voix qu'ils entendent. Ils désignent le sexe de la personne à laquelle elles appartiennent, les personnes connues qui leur parlent. Cependant les qualités fondamentales du son: intensité, timbre et hauteur doivent différer dans la perception sans objet et dans la perception avec objet.

Nous avons, en effet, un aliéné très halluciné de l'ouïe qui était poursuivi dans la rue par ces paroles incessantes: « Le voilà, le marchand de tapis ! Il part, le marchand de tapis ! » Un jour, pendant qu'il était dans une salle et au milieu d'un groupe d'autres malades, un interne de l'Hospice Général prononça les mêmes mots à une assez grande distance de lui. Le sujet s'est retourné aussitôt, et, riant cette fois, il a déclaré qu'on ne parviendrait pas à le tromper.

Dans les dégénérés avec un degré de psychose partielle ou de paranoïa abortive et rudimentaire,

aurait pu peut-être prendre place la jeune russe Tatiana Leontieff qui, pour meurtre d'un français, M. Muller, dans un hôtel d'Interlaken, alors qu'elle croyait frapper M. Dournovo, ancien ministre de son pays, vient d'être jugée par la Cour d'assises de Thoune, en Suisse.

Fille d'un conseiller d'État, elle avait été bien élevée et avait reçu une instruction supérieure, mais il faut penser qu'elle devait avoir un caractère difficile, car ses parents, probablement incapables de la soumettre aux règles d'une vie de famille calme et normale, semblent l'avoir trop laissée livrée à elle-même, trop libre d'agir à sa guise, selon ses goûts et ses penchants.

Étant étudiante en médecine, elle avait pu s'affilier au parti révolutionnaire terroriste et, en mars 1905, elle avait été arrêtée à Saint-Petersbourg, soupçonnée d'avoir participé à l'attentat contre le gouverneur de cette capitale, M. Trépoff. Elle devint folle dans sa prison et dut passer quelques mois dans une maison de santé. Incomplètement guérie, elle fut rendue à sa famille et vint près de Genève avec sa mère qui ne s'inquiéta pas des absences qu'elle faisait pour fréquenter les cercles politiques, ou ne put les empêcher. C'est ainsi qu'elle put commettre son crime à Interlaken. Après son arrestation, elle cache son identité. On n'a jamais rien pu savoir sur l'emploi de son temps et sur ses habitudes loin de sa mère, sur ses relations, et aucun témoin n'a pu être trouvé pour éclairer la justice. Elle a refusé toute explication, s'est renfermée dans des réponses évasives quand elle sortait de son mutisme, s'est montrée pleine d'orgueil, méliante

et insoumise à la discipline de la prison. Elle n'a fait qu'un aveu, c'est d'appartenir à l'organisation de combat qui prononce les sentences de mort et d'avoir reçu mandat de tuer M. Dournovo, représentant du capitalisme et de l'autocratie. Elle n'a enfin exprimé aucun regret de s'être trompée en prenant M. Muller pour lui.

On a su qu'elle croyait avoir été, par des paroles imprudentes, la cause de la condamnation de ses correligionnaires inculpés avec elle dans l'attentat de Saint-Péterbourg. Elle a dit, en cour d'assises, que des voix lui en faisaient le reproche. Mais ces voix ont pu la presser aussi pour réparer ses torts et la pousser plus vite à l'action. C'est dans ces conditions peut-être, que, en vue de calmer ses scrupules et ses remords, hallucinée, et illusionnée, elle a tué d'un coup de revolver une personne autre que M. Dournovo et qu'elle croyait bien être la victime qu'elle cherchait.

Il est possible d'admettre cette hypothèse, cette influence de l'hallucination et de l'illusion pathologique dans le crime, chez une jeune fille de la haute société russe, anormale et dégénérée par tares héréditaires certaines, insoumise, dévoyée, solitaire et vagabonde en quelque sorte, d'une pudeur farouche malgré toutes ses autres incorrections et ayant eu, à peine un an auparavant, un accès de folie qui avait nécessité son internement et son traitement dans une maison de santé.

Les médecins experts ont dit, qu'au moment du meurtre de M. Muller, elle était consciente de son acte et de sa culpabilité, qu'elle était intellectuelle-

ment bien développée et physiquement saine, mais qu'on devait cependant trouver en sa faveur de l'atténuation dans la responsabilité à cause de l'hérédité, de son système nerveux habituellement irritable et de son récent dérangement mental.

Nous pouvons discuter seulement, et ne rien affirmer, car nous ne connaissons l'affaire que par le compte rendu qu'en a donné la presse, c'est-à-dire écourté et avec des termes qui souvent n'expriment pas exactement le sens des dépositions faites par les témoins et les experts. Il faut reconnaître cependant que dans toute paranoïa, qu'elle soit tardive et acquise, qu'elle soit primitive et originelle, qu'elle soit abortive et rudimentaire, les sujets obéissent à des obsessions et à des impulsions morbides et qu'ils se proclament et paraissent néanmoins conscients de leurs actes et de leur culpabilité. Ils n'en occupent pas moins une place définie dans les psychopathies, surtout quand leur infirmité se complique d'hallucinations, comme c'était le cas pour Tatiana Léontieff.

Le jury a rendu à son égard un verdict affirmatif sur la question d'assassinat de M. Muller à dessein et avec préméditation, et affirmatif aussi sur la question de responsabilité limitée. La cour a prononcé un arrêt la condamnant à quatre ans de réclusion et à vingt ans de bannissement du canton de Berne.

Après quatre ans de réclusion, la jeune russe rentrera dans la vie, plus sombre, plus méfiante, plus irritée, plus imbue de ses étranges théories révolutionnaires et anarchistes, peut-être plus hallucinée

et par là même plus dangereuse, à moins que sa raison ne sombre totalement avant l'expiration de sa peine. Les préceptes de Lombroso auraient été plus efficaces dans cette circonstance. Avec eux, Tatiana devenait une malade ; le crime était effacé, la peine infamante ne lui était pas appliquée, le malheur était moins cruel pour les siens. Elle aurait été placée dans un établissement hospitalier spécial où on l'aurait gardée et soignée, tant que la nécessité s'en serait fait sentir ; à vie si la maladie mentale avait persisté au même degré seulement ou avec aggravation. La société aurait été, de la sorte, aussi bien et même mieux protégée que par le verdict et l'arrêt de la cour d'assises de Thoune, et cette solution aurait été plus conforme aux lois de l'humanité en tenant compte de la pitié que doit inspirer tout être atteint d'une psychopathie quelconque, même lorsque celle-ci l'a rendu criminel. Tels sont les dangers de la théorie de la responsabilité limitée ou atténuée et les jugements qu'elle inspire paraissent inconséquents par les châtimens qu'ils infligent et l'indulgence qu'ils accordent (1).

..

M^{me} G..., 40 ans, divorcée d'un négociant, apparentée à des magistrats de l'ordre judiciaire, vit à Nantes depuis quelques années à l'aide de revenus très réduits qui lui restent d'une fortune qui a été assez considérable. Elle a été bien

1. Tatiana Leontieff, reconnue aliénée, vient d'être extraite de sa prison et a été internée à l'asile de Berne.

élevée et a reçu une bonne instruction. Nous ne connaissons aucune tare héréditaire, n'ayant eu de renseignements que par elle seule, mais il est acquis qu'elle n'a pas été heureuse en famille. Son mari, alcoolique, a été traité dans une maison de santé et son fils, âgé de 17 ans, épileptique, a eu sa première attaque pendant qu'il était au lycée. Nous ne pouvons savoir de qui il tenait l'aptitude convulsive, peut-être du père, alcoolique. La réaction peut être attribuée à la puberté et à des habitudes vicieuses.

M^{me} G..., a donné les marques d'un caractère difficile et instable dès l'adolescence. Elle s'est mariée par coup de tête, sans tenir compte des observations de ses parents. Les inquiétudes l'ont vite accaparée dans la suite ; elle ne voyait que du mal autour d'elle. On s'ingéniait à la faire souffrir. Tous les membres de la famille de son mari et de la sienne même, lui étaient hostiles, pensait-elle. Lassée par tout cela, et, avec raison, par les brutalités et les habitudes alcooliques du mari, elle quitte le domicile conjugal. Sa fuite fut invoquée comme cause de séparation de corps et, après le délai légal, la séparation fut transformée en divorce.

M^{me} G... est restée longtemps dans le premier stade de la folie systématisée progressive, celui des fausses interprétations, de concentration analytique. A Nantes, elle a vite versé dans le second stade, celui de la persécution et des hallucinations. Elle a plusieurs fois changé de domicile et, dans le dernier qu'elle a occupé, la vie lui était devenue impossible. Les voisins et les patients l'épiaient continuellement ; on lui jetait des ordures parce qu'elle ne voulait pas se compromettre avec les locataires qui faisaient des orgies. Elle entendait des bruits épouvantables dans la maison et dans sa cham

bre, les injures les plus graves à son égard ; on se cachait dans son armoire. Des effluves magnétiques traversaient le plafond et, maintes fois, elle a été endormie par celles-ci. Alors qu'elle était plongée dans le sommeil, on lui a fait signer une reconnaissance de 100.000 francs. Elle restait chez elle le moins possible, surtout la nuit, et il lui est arrivé d'aller dans des brasseries pour y trouver un compagnon de nuit. Elle a voulu se défendre et a acheté un revolver et des cartouches. Elle l'a chargé et placé sur sa cheminée, prête à en faire usage contre ceux qu'elle désignait personnellement comme étant ses ennemis les plus acharnés. Or, à court d'argent au moment du règlement de son terme, elle a été saisie et expulsée. Quand l'huissier, suivi d'agents, a pénétré chez elle pour exécuter le jugement, s'armant de son revolver, elle l'a braqué dans sa direction. Elle n'a pas eu le temps de presser la détente. C'est cet acte qui a motivé son arrestation et une expertise. Déclarée aliénée et irresponsable, elle a été internée à l'asile Saint-Jacques le 5 mai 1907.

Le troisième stade, celui de la mégalomanie, a tendance à apparaître, car, dit-elle, elle saura déjouer les intrigues de ses persécuteurs par les hautes protections qu'elle s'acquerra.

Les hallucinations de l'ouïe et de la sensibilité générale ont été prédominantes dans ce cas.

Nous pouvons faire suivre cette observation de l'histoire d'une malade citée par M. le professeur Dupré, dans un de ses cours à l'Infirmerie spéciale du dépôt de la préfecture de police. On y rencontrera les mêmes éléments symptomatiques, le même système de défense et une expertise médico-légale dont

les conclusions aboutissent à la déclaration d'irresponsabilité et à l'internement dans un asile d'aliénés,

Observation de M. le professeur DUPRÉ.

La seconde malade est une femme de 44 ans, atteinte depuis environ trois ans, de troubles psychopathiques complexes dont l'aggravation a fini par aboutir à une situation médico-légale qui va se dénouer ici par un placement d'office.

Je résume d'abord très sommairement l'histoire clinique. La malade présente depuis bien longtemps des hallucinations multiples. Auditives : des voix disent : « Il faut la marier avec X... », l'appellent « la vieille Marie », l'injurient, l'insultent, etc... Olfactives : elle sent des odeurs de gaz, de chloroforme. Gustatives : l'eau a souvent un goût de cuivre, etc... Elle accuse des troubles de la sensibilité générale : des énervements, des secousses, des picotements électriques des sensations génitales « comme si on lui introduisait dans le ventre un objet pour se rendre compte si elle est encore vierge ».

Les illusions, les interprétations délirantes abondent. Dans la rue, on la regarde, on l'insulte par gestes ; des vélos ont tenté de la faire tomber, les passants connaissent sa pensée, etc.,

Le thème délirant est le suivant : la malade est convaincue que des gens qu'elle ne désigne pas davantage, cherchent à la marier et, si elle refuse, la pousseront à la prostitution. Si on lui demande quel intérêt on peut avoir à la marier, elle répond que c'est pour toucher une commission sur sa

dot constituée par quelques milliers de francs d'économies qu'elle a amassés. On lui en veut aussi parce qu'elle ne cause pas dans la maison ; on la trouve trop fière. Elle suppose que, dans ces projets de mariage, on lui destine quelqu'un de la basse classe pour la rabaisser.

En vertu de ces idées de persécution et de grandeur, si richement entretenues par les troubles psycho-sensoriels et sensitifs plus haut énoncés, la malade s'est peu à peu organisée une existence particulière. Elle a cessé petit à petit ses rapports avec le voisinage et s'est mise à vivre en solitaire, volontairement recluse dans son petit logement. Lorsqu'elle sortait, elle toisait en passant les voisins et leur reprochait en termes injurieux leurs persécutions.

Elle fit mettre des verrous de sûreté à sa porte et raconte qu'elle entendait la nuit des gens qui lui criaient qu'on avait des clefs pour entrer chez elle malgré ses verrous, qu'on la crèverait, etc. Elle acheta un revolver pour se défendre. Comme les menaces continuaient, la malade, prise par instants d'anxiété, menait au cours de ses crises grand tapage chez elle. Elle criait, frappait aux cloisons, répondant aux insultes et aux menaces par des protestations indignées. Au bout de plusieurs mois, impatientés par tout ce vacarme, les locataires de la maison décidèrent de se débarrasser d'une voisine si gênante et le propriétaire, sur la pétition unanime de ceux-ci, signifia son congé à la malade. Par une réaction absolument classique d'ailleurs chez ce genre de malades, celle-ci refusa de s'en aller, et on dut suivre contre elle toute la procédure de l'expulsion. Un huissier fut mis en mouvement, et, accompagné d'agents de police, fit plusieurs démarches, inutiles d'ailleurs, pour entrer dans l'appartement de

la locataire. Celle-ci s'obstinait non seulement à demeurer et à cadénasser sa porte, mais elle se refusait à payer quelques termes en retard, et, de ce fait, avait été l'objet d'un jugement de saisie. Finalement, on force la porte et les gens de loi et de police, en entrant chez la locataire, aperçoivent celle-ci braquant son revolver. On parlemente, et la malade, rassurée par la vue des agents en uniforme, abaisse son arme; mais, pour échapper aux poursuites, ouvre la fenêtre et va se précipiter dans la rue, lorsqu'on intervient à temps pour la retenir et lui arracher son revolver dont elle tentait de faire usage contre elle-même. On l'arrête, et, le commissaire de police, comprenant qu'il avait affaire à une malade, l'envoie à l'Infirmierie spéciale.

Tel est le fait médico-légal qui représente le dernier épisode de la longue évolution morbide que vous savez, et qui apparaît ici comme le dénouement, d'ailleurs fatal, de ce drame de la folie.

L'histoire des persécutés chroniques abonde en faits de ce genre : en réclusions spontanées, en séquestrations volontaires de sujets qui en arrivent à fuir la société hostile, à s'isoler dans une attitude de méfiance farouche et de dignité hautaine. Ces malades verrouillent leurs portes, cadénassent leurs fenêtres, bouchent leurs cheminées, ferment leurs persiennes et finissent par installer chez eux un système défensif de barricades, d'appareils protecteurs et avertisseurs qui transforment leur logement en une espèce de fort où ils vivent volontairement prisonniers aux dépens de provisions qu'ils y ont amassées. Les persécutés de tempérament farouche et violent tiennent en réserve des armes à feu et des munitions, percent des meurtrières et se préparent, dans

leur citadelle improvisée, à soutenir un véritable siège contre tous les représentants, quels qu'ils soient, de la société : magistrats, agents de police, soldats.

Telle est l'histoire résumée de tous les « forts Chabrol » dont on parcourt de temps à autre dans les gazettes, la relation mouvementée et dramatique. Ordinairement, le héros de ce « fort Chabrol » est un persécuté persécuteur, le plus souvent un campagnard, un rural, qui, après avoir épuisé toutes les ressources de la procédure, se trouve acculé à l'arrestation et à la saisie, se refuse obstinément, en processif intraitable, à reconnaître la chose jugée et s'apprête à opposer une suprême et farouche résistance à l'intervention de la société.

Notre malade offre un exemple atténué, mais bien classique, de cette réaction médico-légale de certains persécutés chroniques. Le diagnostic qu'on doit porter sur son cas est celui de délire systématique de persécution avec hallucinations multiples écloses, il y a quelques années, à l'époque de la ménopause, chez une femme de mentalité médiocre. Le rôle étiologique, probablement joué par l'évolution génitale (la malade sujette à des irrégularités menstruelles, a eu l'année dernière une forte métrorragie) explique la nature érotique des préoccupations délirantes (projets de mariage, menaces de prostitution, etc...). La longue durée des accidents, la systématisation du thème morbide, l'apparition déjà manifeste des idées de grandeur succédant aux idées de persécution, la nature processive et le caractère opiniâtre des réactions médico-légales autorisent à formuler un pronostic grave de chronicité certaine et d'incurabilité probable de la psychose. L'internement d'office s'impose.

Le mercredi 19 juin 1902, (1) à six heures du matin, la fille Marie A..., tentait de tuer l'abbé F..., à ce moment agenouillé dans la chapelle de l'établissement du Sacré-Cœur.

Elle lui assénait par derrière des coups de massette sur la tête.

L'établissement du Sacré-Cœur est tenu par des Sœurs de la Sagesse ; elles y reçoivent des dames pensionnaires et l'abbé F... en était l'aumônier depuis quelque temps. La chapelle est accessible pour les offices aux personnes étrangères et la victime allait y dire la messe.

La fille A... semblait avoir prémédité son acte criminel. On savait qu'elle était venue peu de jours auparavant à Nantes pour connaître les habitudes de l'abbé F... ; qu'elle en était repartie. On avait su également, que la veille encore, elle était revenue à l'heure de la messe. Là, elle avait vu l'abbé. Ce jour-là, elle avait dû déjà se munir de la massette, apportée du Grand-Fougeray où habitait un de ses frères. Elle s'était munie aussi d'un grand voile noir destiné à cacher sa figure, et à ne pas laisser reconnaître ses traits avant la perpétration de l'acte qu'elle voulait accomplir.

Marie A... se laissa arrêter ensuite sans aucune résistance. C'est une ancienne religieuse de Saint-Gildas, dont l'abbé F... était l'aumônier, il y a peu de temps encore.

Les coups donnés à l'abbé avaient produit des effets immédiats paraissant d'une extrême gravité ; on craignit une fracture du crâne.

Il y avait eu simplement commotion cérébrale avec perte momentanée de connaissance, hémorragie très abondante

1. Extrait d'un rapport médico-légal de M. le Dr BIAUTE.

et deux plaies contuses du cuir chevelu. La guérison fut complète au bout d'un temps assez court.

Dans l'après-midi du jour même, et au premier interrogatoire de M. le Juge d'instruction, Marie A... fit la déclaration suivante :

« J'avais à me plaindre de M. l'abbé F... qui m'avait fait renvoyer de ma communauté, sous prétexte que j'étais folle. Je voulais, en venant à Nantes, me débarrasser de lui en lui donnant la mort. Il me cause toute espèce de souffrances, il me persécute, bien que de loin. C'est de la magie...

Je ne sais pourquoi je n'ai pas osé le faire hier. Je sais que la religion défend de tuer, mais il est des cas particuliers. Judith a bien frappé Holopherne et Holopherne faisait aussi beaucoup de mal. Pendant la dernière année que j'étais au couvent, l'abbé F... m'a persécutée de toutes façons, pour me mettre avec le diable et m'en débarrasser.

Il m'a fait voir le diable. »

La supérieure de l'établissement que les sœurs de Saint-Gildas possèdent à Nantes, a déclaré que l'abbé F... ne devait pas connaître Marie A..., autrefois sœur Julienne, et qu'en tous cas, il n'avait jamais été son confesseur.

L'abbé F... déclara lui-même qu'il n'était pas le confesseur de Marie A...!

M. le Juge d'instruction reçut alors la lettre suivante de M. le Dr F... de Pontchâteau :

« Je me rappelle avoir examiné une religieuse de la communauté de Saint-Gildas, nommée Marie A..., en religion sœur Julienne.

Elle était atteinte du délire de la persécution, et sa folie,

nullement dangereuse, à cette époque, se traduisait par des hallucinations visuelles et auditives.

Après un traitement infructueux, j'ai ordonné son renvoi et la remise à sa famille qui fut prévenue de son état. »

Les premières réponses de Marie A... et la lettre ci-dessus firent songer à un cas d'aliénation mentale. Aussi cette femme fut-elle soumise aussitôt à un examen médical.

EXAMEN DIRECT. — Marie A... est âgée de 41 ans. C'est une grande et forte fille, ne paraissant avoir aucune infirmité, et dont tous les organes doivent fonctionner d'une façon normale.

Il ne fut pas facile tout d'abord de l'interroger. Sa dissimulation très grande, sa volonté de restreindre ses réponses et de ne pas se livrer entièrement à un examen médical furent vaincues à grand'peine.

Ce ne fut, pour ainsi dire, que par morceaux, et en renouvelant les interrogatoires que l'on put recueillir les autres renseignements consignés dans ce travail ; mais ses antécédents héréditaires et personnels, et les commémoratifs de tous genres furent difficiles à connaître.

Cependant, la fille A... ne porte aucune tare héréditaire au point de vue mental ; elle sait lire et écrire, a fréquenté l'école primaire jusqu'à l'âge de 14 ans ; à 15 ans, elle eut une fièvre typhoïde ; de 16 à 21 ans, elle servit dans un bureau de poste, mais plutôt comme domestique.

Elle entra ensuite à la communauté de Saint-Gildas et il nous semble qu'elle a dû être employée aux occupations de cuisine.

Elle en sortit voici environ deux ans, et le certificat du Dr F... nous dit dans quelles conditions,

Il nous a été impossible de saisir par elle ce qu'elle a réellement fait jusqu'au jour où elle vint à Nantes commettre sa tentative. Cependant, nous savons qu'en dernier lieu, elle s'était retirée chez un de ses frères au Grand-Fougeray.

De ses réponses évasives, nous avons cru comprendre qu'elle prétend avoir eu un effort, il y a quatre ans ; et que cet effort l'oblige à porter constamment un corset, parce qu'elle souffre dans le dos, dans les flancs, ou dans le bas-ventre.

Nous n'avons pu rien vérifier, ni nous rendre compte de ce qu'elle entendait par effort. Elle prétend avoir eu des affections pulmonaires et des hémoptysies. Pas de renseignements sur la menstruation.

Marie A... a cependant une apparence robuste et nous sommes convaincu que la plupart de ses plaintes sont imaginaires ou hypocondriaques.

Nous en reparlerons plus loin parce que toutes ces sensations et ces maux, elle les attribue aussi à l'influence que l'abbé F... exerçait sur elle.

L'examen mental offrit les mêmes difficultés. La fille A... se détournait vite des questions. Elle voulait dissimuler, et se méfiait de tous. Jamais elle ne voulut abandonner son corset, même pendant la nuit.

Elle était persuadée que la curiosité seule nous guidait. Elle ne voulait pas être « du journal » parce que tout ce qu'on pourrait dire la gênerait beaucoup et parce que tous les membres de sa famille, ses supérieurs, et sa communauté sont étrangers à l'acte qu'elle a commis.

Elle revendiquait donc hautement pour elle seule la res-

ponsabilité de sa tentative criminelle, bien que ce ne soit pas ainsi qu'elle ait dénommé son acte.

« Elle a accompli cet acte, comme un devoir commandé par sa conscience et par ses voix et ce qu'elle a fait ne lui pèse pas. Elle ne pouvait pas résister. Elle sait par les préceptes de la religion et par les notions les plus élémentaires de la morale, qu'il est défendu de faire du mal à autrui, et surtout de se laisser aller à un homicide, mais il fallait qu'elle agisse ainsi pour accomplir un devoir impérieux.

Elle a lutté longtemps. Venue à Nantes avec l'intention formelle d'obéir au devoir qui lui était enjoint, elle ne s'est décidée à accomplir l'acte nécessaire et commandé qu'après des hésitations.

C'est ainsi qu'elle n'a pas osé frapper le mardi matin, et ce n'est que le mercredi qu'elle a eu la force et le courage nécessaires pour ne plus résister à l'obsession qui la tentait depuis si longtemps.

A la suite, elle a éprouvé un soulagement immense, et elle n'a aujourd'hui aucun poids. »

De loin comme de près, l'abbé F... la torturait de mille manières. Il avait une puissance magique sur elle. C'est par lui que le diable s'est présenté à elle ; elle l'a vu à deux pas de distance comme on voit une personne ; mais il n'était pas digne d'être regardé. L'abbé lui enlevait progressivement l'ouïe et ce sens disparaissait encore plus sensiblement depuis cinq semaines. Par la magie de ce prêtre, sa vue s'affaiblissait et elle sentait qu'elle allait devenir aveuglée. Elle était sans cesse en butte à ses actions malfaisantes.

C'est lui qui a procuré l'effort dont nous avons parlé. Pour tout dire, en reproduisant exactement ses impressions, elle a

souffert par lui depuis la plante des pieds jusqu'à la racine des cheveux.

L'abbé, pendant qu'elle était à la communauté, a quelquefois frappé aux carreaux de la pièce dans laquelle elle se trouvait, pour attirer son attention.

Il était temps qu'elle agisse, puisqu'à distance même, elle ne pouvait se défendre. Il fallait qu'elle le tuât, non seulement dans son intérêt, mais aussi dans l'intérêt de bien des personnes, contre lesquelles il exerçait aussi sa magie.

Nous-mêmes, nous annonce-t-elle, nous serons poursuivis par lui.

Au bout de quelques jours, elle apprit qu'elle avait échoué en partie dans sa tentative homicide ; elle le regretta et prétendit souffrir encore, et même plus qu'autrefois.

Elle ne fut réellement bien que pendant que l'abbé resta privé de connaissance ; mais ces instants furent trop courts ; et elle ne recouvrira sa complète tranquillité que quand il sera mort.

Tout ce délire, visant spécialement l'abbé F..., n'est certainement pas le seul qui existe chez Marie A...

Il provient de troubles des sens généraux, surtout des troubles de la sensibilité générale. Il a été facile de se convaincre que sa méfiance à l'égard de tous, devait être mise sur le compte d'hallucinations constantes.

Elle savait, disait-elle encore, qu'on cherchait à dénaturer le sens de ses paroles, que l'on parlait mal d'elle ; elle entendait des gens qui la diffamaient et la calomniaient. Elle entendait même des voix qui lui arrivaient de l'extérieur et traversaient les murs du quartier d'aliénés.

Malgré tout, l'intelligence restait active ; aucune fonction

intellectuelle n'était amoindrie. Nous nous trouvions seulement en présence d'aberrations psychiques morbides entretenues par des troubles hallucinatoires.

Cette observation, peut-être un peu longue, reproduit à peu près le tableau classique de la folie systématisée progressive.

Marie A... devint, au début, une hallucinée, mais sans désigner ses persécuteurs. Elle n'était pas encore dangereuse et on se contenta de la rendre à sa famille. Plus tard, les hallucinations et les troubles de la sensibilité générale augmentèrent. La maladie se systématisa et la persécution fut entrevue, selon les règles de la progression morbide.

Les idées de défense personnelle ont enfin poussé Marie A... à un acte criminel, comme cette forme de folie en provoque trop souvent.

Nous constatons ainsi le danger que peut courir l'individu pris par un persécuté comme l'âme du complot qui l'entoure, danger d'autant plus terrible qu'il est ignoré.

CONCLUSIONS

L'hallucination ne constitue pas une folie spéciale, mais c'est tout simplement un élément symptomatique qui se rencontre dans les formes d'aliénation mentale les plus diverses.

Elle constitue toujours un phénomène pathologique ; seule, l'interprétation qu'on en fait peut être physiologique. En dehors de la folie, elle exige, le plus souvent, pour se produire, un état particulier de prédisposition des centres sensoriels surexcités par des fatigues physiques ou morales.

Certains exemples nous ont démontré que les hallucinations peuvent coexister avec de brillantes facultés intellectuelles chez des hommes supérieurs, néanmoins l'halluciné, croyant, est toujours un malade présentant un trouble mental grave.

Les hallucinations les plus fréquentes sont par ordre décroissant celles de l'ouïe, de la vue et enfin celles de la sensibilité générale. Les hallucinations du goût, de l'odorat et du toucher, moins communes, se rapportent, en général, à des objets moins précis.

Beaucoup de crimes et de suicides chez les aliénés n'ont pas d'autres causes déterminantes que les hallucinations. Elles font des mélancoliques et des alcooliques des individus dangereux pour eux-mêmes et pour la société. Ce sont enfin, le plus souvent, les hallucinations qui rendent redoutables les délirants chroniques systématisés.

Vu : le Président de la thèse

JOFFROY

Vu : le Doyen,
DEBOVE

Vu et permis d'imprimer :
le Vice-recteur de l'Académie

LIARD

BIBLIOGRAPHIE

- BAILLARGER. — Des hallucinations et des maladies qu'elles caractérisent, des causes qui les produisent (1846).
- BALL. — Leçons sur les maladies mentales.
- BALLET. — Traité de pathologie mentale.
- BESSONNET. — Hallucinations conscientes (*Thèse Paris*, 1897-1898).
- BIAUTE. — Des hallucinations (in *Gazette Médicale de Nantes*, 1905, n^{os} 8 et 9).
- Du somnambulisme (in *Gazette Médicale de Nantes*, 1903, n^{os} 27 et 28).
- BRIERRE DE BOISMONT. — Des hallucinations.
- CULLERRE (A.). — Traité pratique des maladies mentales.
- DECHAMBRE ET LEREBoullet. — *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*.
- ESQUIROL. — Traité des maladies mentales.
- FALRET. — Leçons cliniques des maladies mentales.
- GAULTIER DE BEAUVALLOn. — Essai sur les hallucinations (*Thèse Paris*, 1881).
- JAMET. — Hallucinations hypnagogiques en général et dans la chorée (*Thèse Paris*, 1902-1903).
- JOFFROY. — Leçon clinique à l'asile Sainte-Anne (in *Progrès Médical*, 1893).

- JOFFROY. — Les hallucinations unilatérales (in *Archives de neurologie*, 1896).
- LÉLUT. — Le démon de Socrate.
- LETOURNEUX. — Contribution à l'étude de la folie systématisée progressive (*Thèse Bordeaux*, 1902).
- MAGNAN. — Le délire chronique.
- MAURY. — Le sommeil et les rêves.
- MEURIOT. — Hallucinations des obsédés. Pseudo-hallucinations (*Thèse Paris*, 1902-1903).
- MOREAU (de Tours). — De l'identité de l'état de rêve et de la folie.
- RÉGIS. — Précis de psychiatrie.
- RITTI. — Physiologie de l'hallucination (*Thèse Paris*, 1874).
- ROCHU. — Des hallucinations dans la mélancolie (*Thèse Paris*, 1904-1905).
- SÉGLAS. — Séméiologie des affections mentales.
- THOMAS DE CLOSMADÉUC. — De la valeur pathologique des hallucinations dans les maladies mentales (*Thèse Paris*, 1857).
- WORMSER. — Les hallucinations unilatérales (*Thèse Paris*, 1895).

TABLE DES MATIÈRES

	Page
AVANT PROPOS	9
DÉFINITIONS	14
<i>Aperçu documentaire et historique sur quelques hal-</i> <i>lucinations.</i>	19
<i>Hallucinations dans la mélancolie</i>	41
<i>Hallucinations dans les folies toxiques.</i>	44
<i>Hallucinations dans les folies systématisées progres-</i> <i>sives</i>	59
CONCLUSIONS	81

